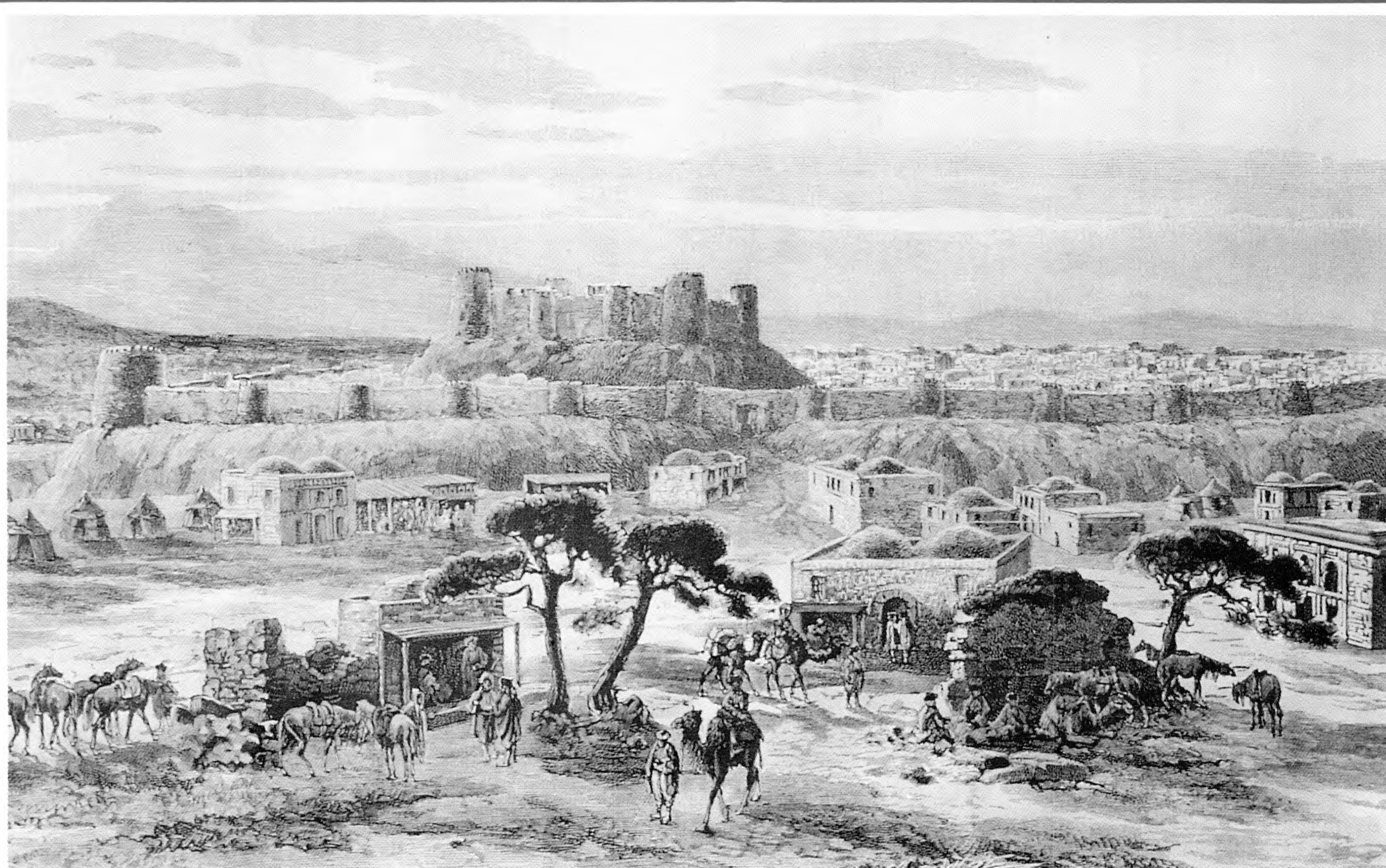


Babur visite Hérat

L'empereur Babur quitte Kaboul en mai 1506 pour le Khorassan. Passant par les plaines du Nord, il arrive à Hérat où il rend visite à ses cousins régnants. Il passe ainsi quarante jours dans cette ville qu'il a tant désiré conquérir. Les passages qui suivent sont extraits du «Livre de Babur» *Babur Nâmâ* (*). Babur y évoque le Hérat du XVI[ème] siècle.

«...(...) La route la plus rapide entre le Khorasan et Kabul est celle de la montagne, qui représente un mois de voyage si la neige et la glace n'y font point obstacle. Quant à la route de la plaine, elle nécessite quarante ou cinquante jours de voyage. ...(...) Par ailleurs, il n'existe point de par le monde habité une ville comparable à Hérat. Les soins et les efforts de Sultan Husayn Mirza en avaient rehaussé dix ou peut-être vingt fois la beauté et la splendeur. ...(...) On m'offrit la résidence de Ali Chir Beg. J'y demeurai pendant tout mon séjour à Hérat. ...(...)»

Muzaffar Mirza m'amena dans la Maison de la Joie, palais bâti par Babur Mirza. C'était une ravissante petite demeure à deux étages, au milieu d'un jardin. On avait apporté beaucoup de soins à la construction de l'étage supérieur. Dans chaque angle, on avait aménagé un cabinet. L'espace compris entre les cabinets formait quatre balcons donnant sur l'intérieur de la maison. Chacun des murs était orné de peintures. Bien que cette demeure eût été construite par Babur Mirza, les peintures avaient été commandées par Sultan Abu Saïd Mirza. Elles représentaient ses batailles et ses combats.

Sur le balcon du nord, on avait disposé face à face deux divans dont les côtés donnaient au Nord. Muzaffar Mirza et moi-même nous assîmes sur l'un d'eux et sur l'autre prirent place Sultan Masud Mirza et Jahangir Mirza. Comme nous étions ses hôtes, Muzaffar Mirza me fit asseoir plus haut que lui. ...(...) Parmi les musiciens présents à cette réunion, il y avait Hafiz Haji, Jalaluddin Mahmud le Flûtiste et le frère cadet de Ghulam Chadi, Ghulam Batcha le Harpiste. Hafiz Haji chantait bien, ainsi que chantent d'habitude les gens de Hérat. Il avait une voix grave, élégante et juste. ...(...)

Durant les vingt jours que je passai à Hérat, je montai chaque jour en selle pour aller visiter un endroit que je n'avais point encore vu. Yusuf Ali le Frère de lait me servait de guide au cours de ces promenades. Toutes les fois que nous nous arrêtions pour visiter quelque endroit, il me présentait quelque chose à manger. A part le couvent de Sultan Husayn Mirza (1) il n'est sans doute point d'endroit remarquable que nous ne visitâmes. Au cours de ces vingt jours, je vis le Gazirgah (2), le Jardin d'Ali Chir, la Papeterie, le Palais

(*) Ces lignes sont tirées de l'ouvrage : «Le livre de Babur» traduit du turc, par J-L BACQUE-GRAMMONT (Publications orientalistes de France, Paris 1980) - Les notes sont celles de l'auteur. Le système de transcription des noms propres a été conservé.

Royal (3), le Buligah, le Kahdistan (4), le Jardin du Panorama, Nimatabad (5), l'Avenue du Gazirgah (6), le Clos de Sultan Ahmad Mirza (7), le Takht-i Safar (8), le Takht-i Navai, le Takht-i Barkar, le Takht-i

Haji Bég, les mausolées et tombeaux de Chaykh Bahauddin Umar, de Chaykh Zaynuddin, de Mavlana Abdurrahman Jami, le Namazgah-i Mukhtar (9), le Bassin aux Poissons (10), le Saq-i Sulayman, le Billuri dont le nom initial devait être Abdulvalid (11), Iman Fakhr, le Jardin de l'Avenue (12), les Collèges et les Mausolées des Mirzas, le Collège et le Mausolée de Guharchad Bégim, ainsi que sa Mosquée du Vendredi (13), le Jardin des Corbeaux (14), le Jardin Neuf (15), le Jardin de Zubayda (16), le Palais Blanc construit par Sultan Abu Saïd Mirza à l'extérieur de la Porte d'Iraq, Puran, l'Estrade des Archers, le Tchargalang, Amir Vahid (17) le Pont du Malan (18), le Khaja Taq (19), le Jardin Blanc (20), la Maison de la Joie, le Bagh-i Jahanara, le Kiosque, la Muqavvikhana, le Palais des Iris, les Douze-Tours, le grand bassin au nord du Jahanara ainsi que les quatre palais qui sont aux quatre coins, les cinq portes de la forteresse : la Porte du Roi, la Porte d'Iraq, la Porte de Piruzabad, la Porte de Khuch et la Porte du Qiptchaq, le Bazar du Roi (21), la Place du Marché (22), le Collège du Chaykhulislam (23), la Mosquée des Rois (24), le Jardin de la Ville, le Collège de Badiuzzaman Mirza sur le bord de la rivière d'Anjil, la résidence de Ali Chir Bég qu'on appelle l'Unsiyya, son tombeau et sa mosquée qu'on appelle la Qudsiyya, son collège et son couvent qu'on appelle l'un la Khalasiyya, l'autre la Ikhlasiyya, son hammam et son hôpital qu'on appelle l'une la Safaiyya, l'autre la Chafaiyya (25). Je visitai tout cela en ce court laps de temps...(...)...

Muhammad Burunduq Bég et Zunnun Arghun ne cessaient de me dire de façon pressante qu'il me fallait hiverner à Hérat, mais on ne m'avait donné ni quartiers d'hiver, ni paille, ni rien de ce qui est nécessaire pour un hivernage. L'hiver arriva. La neige recouvrit les montagnes qui nous séparaient de Kabul. Mes craintes au sujet du Kabul ne faisaient qu'augmenter. On ne nous offrait pas de quartiers d'hiver ni de paille. Finalement, comme il nous était impossible de dire clairement notre pensée, nous quittâmes Hérat, pressés par la nécessité.

Le septième jour du mois de chaban (23 décembre NDLR) nous sortîmes de Hérat...»



Babûr, miniature de Mohamad Ali (1610)

Notes

(1) **Couvent de Sultan Husayn Mirza** : le couvent et le collège (madrasa) de Husayn Bayqara se trouvent au nord de Hérat, à proximité du collège de Gowharchad. Il renfermait le tombeau du fondateur. Il comprenait deux porches (eyvan), hauts de 24 mètres, et sept minarets de près de 45 mètres. Il était fait de marbre d'Azerbaidjan, envoyé de Yaqub Bég du Mouton Blanc et apporté par 600 caravanes. Le revêtement de faïence était considéré comme le plus beau de Hérat. Les deux édifices sont aujourd'hui en ruines.

(2) **Gazirgah** : village situé à 2,5 km, au nord de Hérat, à proximité du tombeau du théologien Khaja Abdullah Ansari (1005-1089), lieu de pélerinage. Le nom de Gazirgah (en persan, «blanchisserie, lavoir») viendrait d'une inscription du tombeau : «cette tombe est une blanchisserie où le nuage de la clémence divine blanchit les noires actions de l'homme.» Le mausolée fut bâti par Chahrukh en 1425.

(3) **Palais royal** : il doit s'agir du Jardin du Désir (Bagh-e Morad), que Sultan Husayn Bayqara avait fait aménager en même temps que le palais et le jardin voisins de Jahanara, et où il résida durant tout son règne. Dans le jardin du Désir, outre un palais il créa un jardin botanique. Il ne subsiste plus rien de ces édifices.

(4) **Kahdastan** : prairie à l'est de Hérat, probablement utilisée comme hippodrome et terrain pour la course au chevreau (le célèbre buzkachi). Chaybani y établit son camp lors de la prise de Hérat en 1507.

(5) **Nimatabad** : ensemble de collèges fondés par Husayn Bayqara sur les rives du canal Injil.

(6) **Avenue du Gazirgah** : à l'époque timouride, les bords du canal Khiyaban, «Avenue», furent choisis par les principaux personnages de l'Etat pour y construire leurs palais et leurs jardins. On cite les fastueuses propriété d'Ali le Frère de lait et d'Amir Firuzchah sous Chahrukh, de Nizamuddin de Khaf et de Madjduddin Muhammad sous Husayn Bayqara.

(7) **Clos de Sultan Ahmad Mirza** : il doit s'agir de l'endroit, près de Gazirgah, où se trouve toujours le tombeau de ce prince timouride, mort en 1498, qui exerça à plusieurs reprises les fonctions de gouverneur de Hérat sous le règne de Husayn Bayqara.

(8) **Takht-i Safar** : le champ de manoeuvres et de tir à l'arc, situé près du canal Khiyaban.

(9) **Namazgah du Mukhtar** : le namazgah, «plan de prière publique», était situé au pied du mont Mukhtar, au nord de Hérat. Il servait aux grandes cérémonies publiques : funérailles, fêtes pour les circoncisions, etc. On le voit mentionné dès l'époque de Chahrukh. Abu Saïd Mirza le fit agrandir en 1459. Les murs étaient revêtus de faïence. Il ne reste plus aucune trace de l'ensemble.

(10) **Bassin aux Poissons** : à 25 km, de Hérat.

(11) **Abdulvalid** : théologien et savant renommé, mort en 847. Son tombeau était un lieu de pélerinage. Chahrukh le visitait chaque mercredi, quel que soit le temps et y distribuait des aumônes. Il fit édifier le mausolée qu'Ali Chir Navai recouvrit plus tard d'un revêtement de faïence.

(12) **Jardin de l'Avenue** : Remanié et aménagé par Majduddin Muhammad, vizir de Husayn Bayqara qui y fit construire un splendide palais.

(13) **Mosquée du Vendredi** : cette mosquée, construite sur l'ordre de Gowharchad, épouse de Chahrukh et mère d'Ulugh Bég, fut commencée en 1417 et achevée en 1448. Elle comportait un porche haut de 26 mètres donnant accès à une cour intérieure carrée de 73 mètres de côté. Depuis la cour, un second porche, de même hauteur que le premier, menait à la salle de prière, recouverte par une coupole de 25 mètres de diamètre. A chaque coin de la mosquée s'élevait un minaret de 40 mètres de hauteur. L'ensemble était entièrement revêtu de faïences. Le souverain, ses fils et la cour s'y rendaient chaque vendredi pour la prière. Le collège de Gowharchad se trouve à une centaine de mètres de la mosquée. Il fut terminé en 1436 et abrite le mausolée de Baysunghar Mirza, fils de Chahrukh, de Gowharchad, et de plusieurs mirzas timourides. Il comportait cinq minarets, dont trois ont disparu, et était également revêtu de faïences. Gowharchad joua un rôle politique important tout au long du règne de son époux.

(14) **Jardin des Corbeaux** : de même que le Jardin Blanc (Bagh-e Safid) et le Kiosque de Marghani (où s'élèvera plus tard le «quartier d'Ali Chir Navai»), le Jardin des Corbeaux (Bagh-e Zaghan existait dès l'époque ilkhanide (1258-1355). Tous trois furent agrandis et magnifiquement aménagés sous les Timourides. Le Jardin des Corbeaux fut le séjour habituel de Chahrukh Mirza durant tout son règne (1404-1447).

(15) **Jardin Neuf** : le Jardin Neuf (Bagh-e Now) fut créé par Badiuzzaman Mirza. Le palais qu'il y construisit était considéré comme l'un des plus somptueux de l'époque.

(16) **Zubayda** : Aménagé par Sultan Abu Saïd Mirza (1455-1469) qui y fit construire un palais.

(17) **Amir Vahid** : le mausolée de l'Imam Abdullah al-Vahid mort en 707, et d'un autre descendant du calife Ali, Abu Abdullah Mukhtar, mort en 1107. Le mausolée fut construit par Husayn Bayqara, en 1485, à l'extérieur de la Porte de Firuzabad.

(18) **Pont de Malan** : nom d'un pont et d'une bourgade sur le Baracht, l'un des neuf canaux d'irrigation dérivés de la rivière de Hérat. Le pont comprenait 34 arches et remonterait aux premiers temps de l'Islam. Le Baracht se trouve au sud de Hérat.

(19) **Khaja Taq** : Mausolée de Abu Abdallah Muhammad at-Taqi, mort en 1025. Ce mausolée fut construit par Chahrukh.

(20) **Jardin Blanc** : agrandi par Chahrukh en 1410, le Jardin Blanc (Bagh-e Safid) fut la résidence de son fils et héritier Baysunghar Mirza, mort en 1433, qui y vivait entouré d'une cour brillante de miniaturistes, calligraphes, musiciens et poètes. Les murs du palais étaient gravés de dessins et motifs. Abu Saïd Mirza y résida. Il ne reste aucune trace du palais ni des jardins.

(21) **Bazar du Roi** : il doit s'agir du «Marché Sultanien» (Suq-e soltani), fondé au début du XIV[ème] siècle, à l'extérieur de la Porte de Khuchk, par le gouverneur ilkhanide Mahmud Duladay.

(22) **Place du Marché** : le carrefour, au centre de Hérat, des rues venant des quatre portes principales. Autour se trouve un bazar couvert, aménagé par Chahrukh en 1412.

(23) **Chaykhulislam** : le collège construit sous le règne de Charukh par le Chaykhulislam Muhammad Taftazani, à proximité de la Grande Mosquée.

(24) **Mosquée des Rois** : la grande mosquée de Hérat, construite en 1201 par le sultan ghoride Ghiyasuddin, abattue par un tremblement de terre, rebâtie par les Kart, puis par Chahrukh et enfin complètement remaniée par Ali Chir Navai en 1498. Elle comprenait 30 porches et 403 coupoles de toutes dimensions.

(25) **Chifaiyya** : l'ensemble des constructions du «quartier» de Mir Ali Chir Navai, considérées comme les plus magnifiques de Hérat avec celles de Husayn Bayqara, a aujourd'hui entièrement disparu. Les pierres ont été utilisées, aux cours des âges, par les habitants de la ville comme matériaux de construction. ■

La miniature de Hérat

(1426-1527)

MICHAEL BARRY *

L'oasis de Hérat, a-t-on coutume d'écrire, fut la Florence de l'Islam. La comparaison est plus piquante qu'utile, mais n'est peut-être pas seulement pure figure de style.

Florence et Hérat

La Hérat du XV^{ème} siècle fut en effet l'école classique où la peinture musulmane ultérieure reconnaît sa nourrice. Le public européen appelle «miniature persane» cet art d'émail épanoui dans sa forme archétypique dans cette même Hérat devenue aujourd'hui cité martyre afghane.

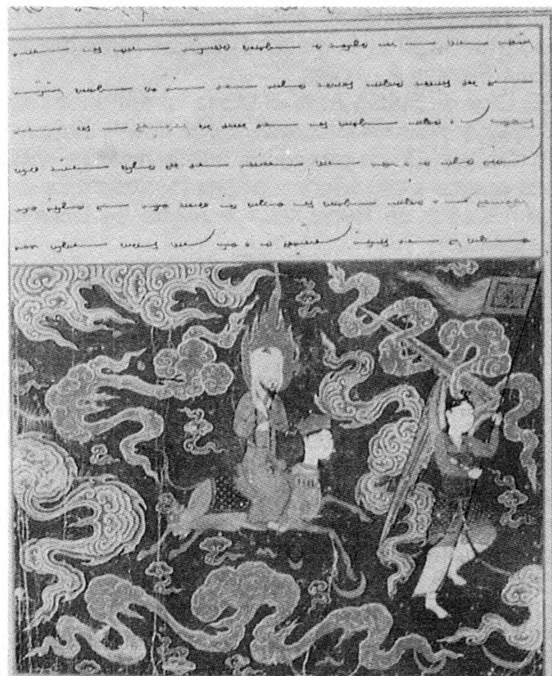
L'éclat de l'Ecole de Hérat fut intense mais bref, 101 ans tout au plus comme dans un livre de contes, de 1426 à 1527. L'Ecole de Florence devait luire d'ailleurs durant précisément ces mêmes courtes mais fécondes années, à l'autre extrême du continent d'Eurasie.

L'amusant est que le parallèle des destins entre Hérat et Florence s'accentue à l'examen. Chacune des deux cités fut métropole marchande, cité-Etat, gouvernée au XV^{ème} siècle par une famille de princes mécènes célèbres pour leur goût dans toute leur aire de civilisation, pareillement amoureux de peinture, d'architecture, de poésie et -paradoxalement - de cette même philosophie néo-platonicienne puisant en Islam médiéval comme en chrétienté au-delà des millénaires aux mêmes sources hellénistiques. Les Médicis de Florence répondent de près à ces princes turcs de l'Asie centrale, les Tîmoûrides, certes descendants du sanglant conquérant du XIV^{ème} siècle Tîmoûr le Boiteux *(Tîmoûr-Lang)* ou Tamerlan, mais qui, une fois installés dans la Citadelle de leur nouvelle capitale de Hérat en 1404, ne pensèrent plus qu'à s'adonner aux délices des sens et des arts les plus exquis en laissant s'effriter tout autour d'eux leur royaume légué par leur terrible aïeul. Joyeux vivants et grands buveurs malgré leurs réels penchants mystiques, tous les princes de la dynastie tîmoûride de Hérat moururent, certains fort jeunes, de cirrhoses du foie.

Puis Hérat telle Florence connut au début du XVI^{ème} siècle sa catastrophe politique et la chute de sa dynastie, sombra dans le statut de simple ville provinciale, se vit englobée dans un nouvel empire plus vaste et gouvernée depuis une capitale lointaine. Hérat en 1510 passe ainsi sous la domination des princes iraniens séfévides de Tabrîz et d'Ispahan comme Florence devint vassale de Madrid. En 1526-1527, toutefois, Hérat fut royale une dernière fois, quand l'empereur séfévide résida dans sa citadelle et passa commande d'un ultime manuscrit enluminé -aujourd'hui conservé dans la Bibliothèque nationale de Paris - aux peintres encore vivants dans la ville. Mais Hérat devait demeurer sous les Séfévides le centre de manufacture de magnifiques tapis royaux, dont les cartons reproduisent les motifs de ces anciens dessins, tout au long des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles. Etait-ce comme un rappel du temps de l'artisanat médiéval, quand, du X^{ème} au XIII^{ème} siècles, Hérat fut l'atelier des jarres de bronze les plus recherchées du monde musulman ?

Bizarrerie de la nature, une étoile morte au coeur brille au loin durant des années. Les artistes de la Florence du XVI^{ème} siècle, nous le savons, s'en furent à Rome, à Venise, en France, en Angleterre, féconder les écoles d'art d'Europe. De même les peintres originaires de Hérat, entre 1510 et 1550, partirent-ils fonder des ateliers de Tabrîz à Istanbul, de Bokhârâ à l'Inde du Nord, reconnus comme maîtres suprêmes en leur art à travers tout l'Islam d'Asie.

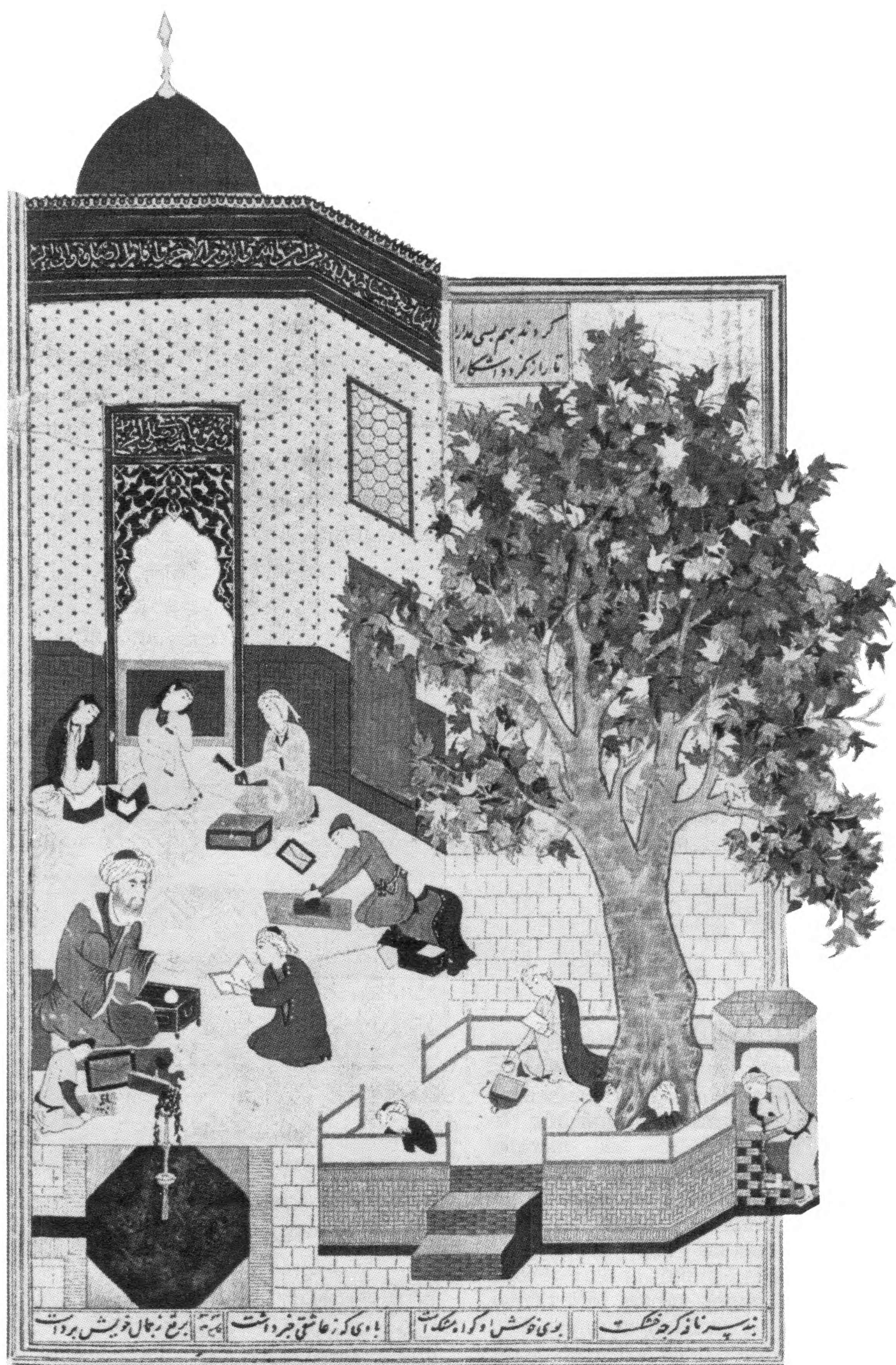
Merâdj-Nâma



Les fondements de la miniature de Hérat

La peinture figurative n'est pas, contrairement à une idée commune, expressément interdite en Islam. Mais elle est bannie de la mosquée. La peinture traditionnelle musulmane est donc un art essentiellement d'illustration du livre. Technique coûteuse d'enluminure faisant appel au papier lustré parsemé d'or, à l'argent fondu ou au lapis-lazuli

* *Chargé d'enseignement à l'E.H.E.S.S., responsable à Médecins du Monde.*



Khamseh de Nizami par Behzad - 1494

Châh-Nâma



broyé pour obtenir un bleu intense, elle a toujours dépendu étroitement du mécénat des princes. Les apprentis musulmans apprenaient à peindre dans la bibliothèque du souverain, sous la férule du maître-conservateur de la Bibliothèque et devant les modèles conservés dans les livres classiques illustrés de la collection du roi ou dans ses albums de spécimens de dessins et de calligraphie, somptueusement reliés de cuir gaufré et de laque.

La chute d'une dynastie, la dispersion de la Bibliothèque, la réduction d'une ville princière au rang de simple cité provinciale, entraînaient inéluctablement la disparition de son école d'art. Les peintres, respectés et toujours épargnés par les conquérants, partaient vers les nouvelles capitales exercer leur talent. Les nouveaux maîtres princiers emportaient en butin les enlumineurs renommés et les livres précieux de leurs prédécesseurs. Ainsi, aux XIIIème et XIVème siècles, voit-on l'histoire de la peinture figurative musulmane se déplacer de Baghdâd à Tabriz, puis se fixer un siècle durant dans tout son classicisme au Château royal de Hérat entre 1426 et 1527, avant de revenir quelques décennies à Tabrîz pour se répandre enfin aux XVIème et XVIIème siècles entre Istanbul, Ispahan, Bokhârâ et les trois capitales de l'Inde islamique : Delhi, Agra et Lahore, selon les bouleversements politiques de l'heure.

La Hérat du XVème siècle réalise la synthèse classique des courants artistiques élaborés durant les deux siècles précédents dans les deux autres grands centres de la peinture islamique : Baghdâd, l'actuelle capitale irakienne, et Tabrîz, aujourd'hui dans le nord-ouest iranien.

Baghdâd, capitale du califat universel arabe jusqu'à sa chute au milieu du XIIIème siècle, possédait une magnifique bibliothèque de manuscrits enluminés dont il ne survit, hélas, que des débris. La conquête mongole de 1258 anéantit Baghdâd. Pas une miniature de l'Ecole de Baghdâd que nous connaissions ne remonte au-delà de la fin du XIIème siècle. Du naufrage demeurent toutefois suffisamment d'exemples du début du XIIIème siècle pour nous restituer ce que fut l'esprit de la vieille peinture de Baghdâd. La Bibliothèque du califat s'inspirait de Byzance, en un dernier reflet d'esthétisme hellénistique en terre d'Islam. Les peintres irakiens reproduisaient les ascétiques figures qui illustraient les livres scientifiques grecs importés de Constantinople pour être traduits en arabe à Baghdâd : draperies stylisées et auréoles derrière les têtes (qu'on enturbanne) sont byzantines, même si un artiste irakien de génie, *al-Wâsséti,* s'en joue allègrement pour croquer avec verve la vie courante de la métropole mésopotamique de l'Islam à l'aube du XIIIème siècle.

La tourmente mongole balaie les anciennes traditions picturales du Proche-Orient. Les princes mongols de l'Asie occidentale s'installent à Tabrîz, aux confins de la Perse, de l'Irak et de l'Anatolie. Avant de se convertir avec sagesse politique à l'Islam en 1295, les Mongols occidentaux, tributaires du Grand Khân de Chine, sont chamaristes, bouddhistes ou même chrétiens nestoriens, importent d'Extrême-Orient les soieries bigarrées, les vases céladon et les rouleaux paysagistes. Les oeuvres d'art taoïstes et bouddhistes continuent à affluer à Tabrîz pour satisfaire le goût des souverains mongols, même après leur conversion, durant tout le XIVème siècle. Les peintres musulmans à la cour mongole se détournent alors à jamais des anciens modèles byzantins pour regarder vers l'est, en accueillant avec émerveillement dans leurs enluminures les nuages en spirales, les pins tordus, les rochers déchiquetés, les dragons et les phénix de la tradition chinoise.

Toutefois les enlumineurs proche-orientaux du XIVème siècle ne pénètrent pas l'esprit profond de la peinture chinoise, n'en partagent pas la mystique taoïste et saisissent mal le goût chinois pour les horizons infinis noyés de brume. Ils se bornent à en recopier as-

sez servilement les motifs superficiels.

D'ailleurs la cour de Pékin n'envoie, aux lointains cousins occidentaux, que des oeuvres d'art que les mandarins eux-mêmes jugent de qualité médiocre ou inférieure, bonnes à plaire tout au plus à des princes tributaires considérés comme provinciaux et barbares. La Chine lettrée a toujours préféré pour elle-même le lavis monochrome, considère la couleur vive comme un vulgaire bariolage et l'exporte avec mépris à l'étranger : Pékin expédie ses «chinoiseries» avec une égale condescendance aux musulmans des XIVème et XVème siècles comme aux Européens des XVIIIème, XIXème et XXème siècles.

L'étonnant, c'est que l'Islam un moment vaincu par l'Extrême-Orient va assimiler ces oeuvres médiocres et les transfigurer durant sa renaissance à Hérat au XVème siècle en un art radicalement nouveau, aussi différent que possible de l'école chinoise, avec son génie propre.



Renaissance, première manière : l'assimilation de la leçon chinoise (1426-1440)

Déjà, dans la Tabrîz mongole et aussi à Baghdâd ressuscitée de ses cendres dans les dernières années du XIVème siècle et les premières années du XVème, s'ébauchait la renaissance de la peinture musulmane avec les maîtres **Ahmad Moûssâ, 'Abd-ol-Hayy** et **Djonayd,** renaissance qui va porter tous ses fruits à Hérat lorsque les souverains turco-mongols tîmoûrides y transporteront leur capitale en 1404.

Certes, sous les Tîmoûrides, les liens culturels avec la Chine se poursuivent. Lorsque les princes de Hérat dépêchent une ambassade à Pékin en 1429-1431, ils n'oublient pas d'y joindre leur peintre de cour **Ghiyâsoddîn,** pour qu'il s'initie à la manière des artisans de la dynastie Ming.

Toutefois les peintres musulmans de Hérat du début du XVème siècle considèrent les merveilleux bariolages chinois comme des prouesses techniques, certes, mais en détectent assez vite le caractère superficiel et dénué, pensent-ils avec raison, de véritable spiritualité (puisqu'ils ne verront jamais les authentiques chefs-d'oeuvre de la tradition taoïste, que les mandarins leur dérobent). En réalité, ces peintres musulmans se sentent encore au XVème siècle infiniment plus proches de l'esthétique byzantine, dont ils partagent en toute conscience l'idéal néo-platonicien. Le poète mystique Roûmî, au XIIIème siècle, (né dans le nord de l'Afghanistan actuel que sa famille dut fuir devant l'avance mongole), racontait déjà cette anecdote bien néo-platonicienne et devenue traditionnelle dans la méditation de l'Islam :

«Un prince musulman demande à des peintres rivaux, grecs et chinois, de décorer les murs de son palais ; les Chinois barbouillent leur mur de rutilantes couleurs ; mais les Byzantins se contentent de polir leur paroi jusqu'à ce qu'elle brille comme un miroir afin de refléter l'image même du monde, comme le coeur pur d'un mystique.»

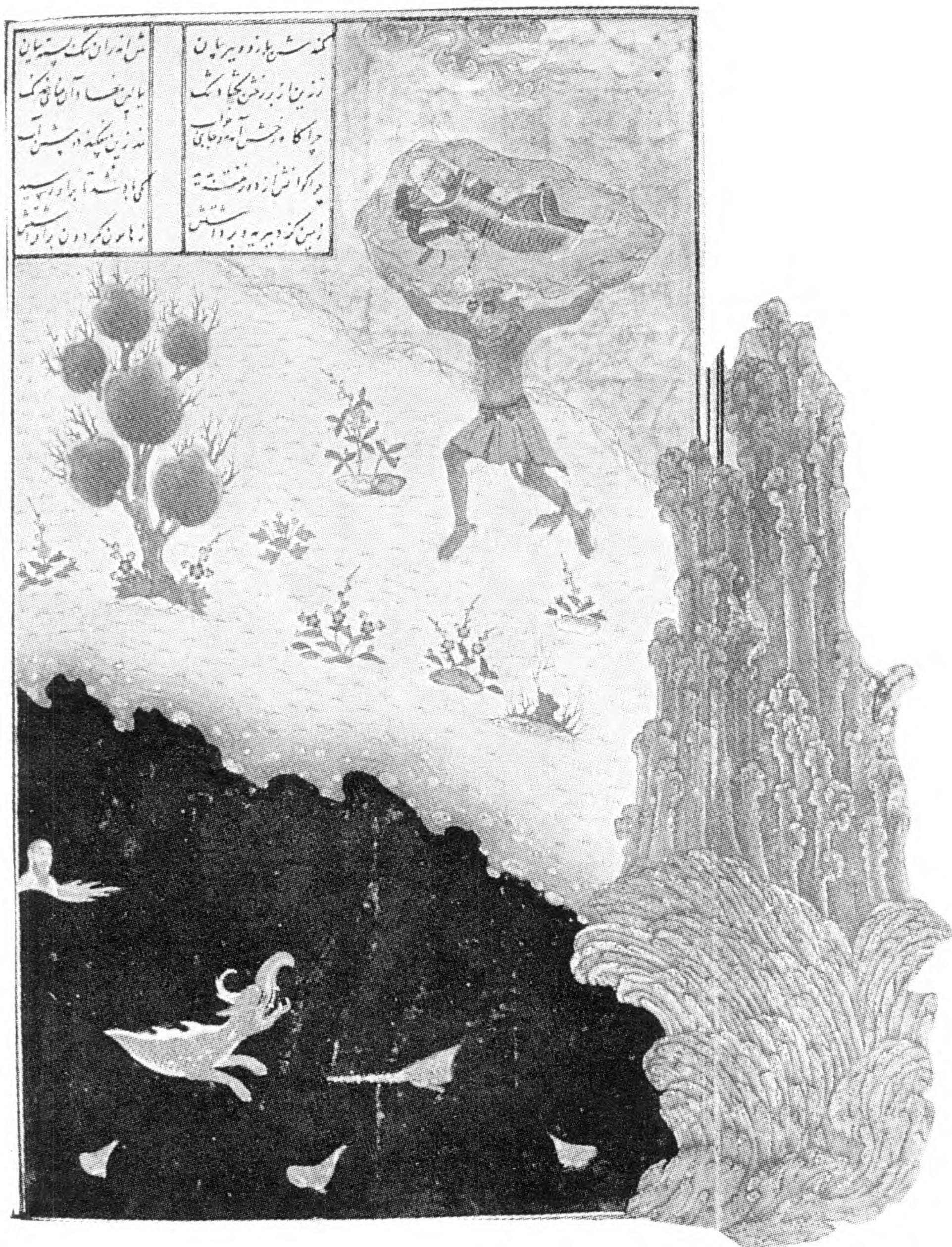
Pour un enlumineur musulman du Moyen-Age, comme pour un mosaïste byzantin, qu'est-ce que la Beauté, qu'est-ce que la Splendeur d'un visage de saint, de prince ou de fée, l'éclat d'une fleur ou d'un bijou, la grâce d'un cheval harnaché d'or et à l'encolure de cygne, sinon autant de reflets terrestres d'Idées abstraites dans la Pensée éternelle de Dieu ? Ainsi, dans leurs modèles chinois, les peintres de Hérât du XVème siècle retrouvent-ils par l'esprit le hiératisme byzantin de leurs prédecesseurs de l'Ecole arabe de Baghdâd au XIIIème siècle.

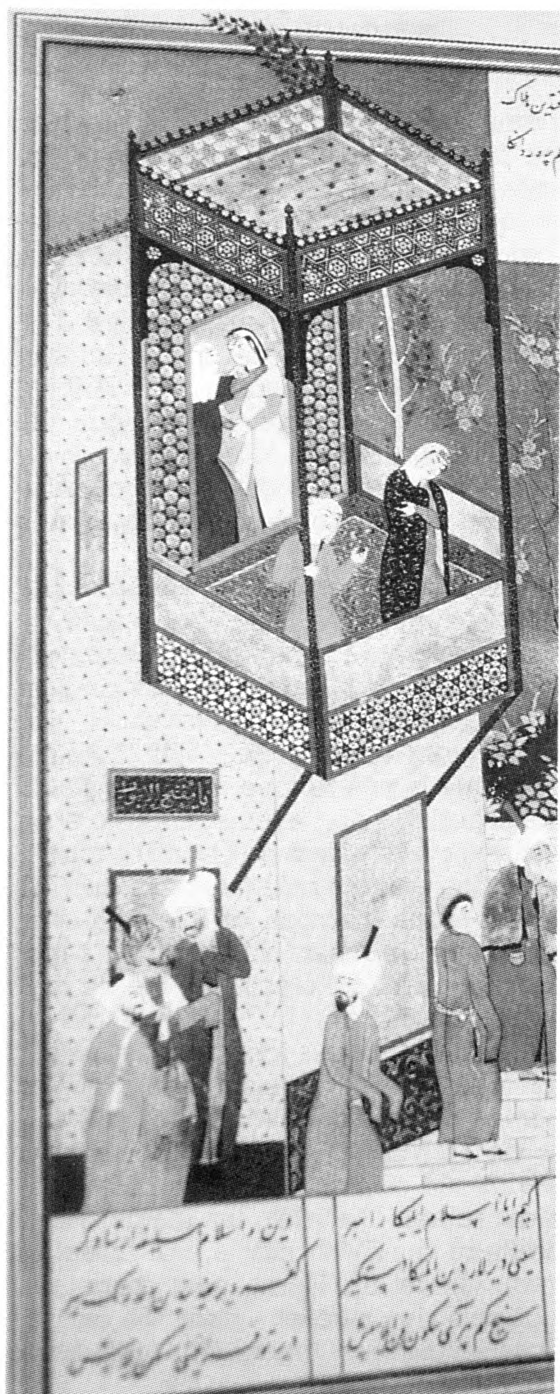
Sous le règne de leur père Châh Rokh (1405-1447), les princes Bâysonghor et son frère Mohammad Djoûkî créent à Hérat, à partir de 1426, une première Académie de peinture en faisant appel aux meilleurs artistes du Proche-Orient : de Tabrîz, de Baghdâd, de Chîrâz.

Les peintres de la synthèse classique de Hérat durcissent et métallisent la manière chinoise. Ils en gardent les tourbillons de nuages et les rocs tourmentés, mais les illuminent d'une nette et tranchante clarté de désert. Plus de brouillards taoïstes : une sécheresse minérale. La Chine méprisait la couleur ? Hérat l'exalte, la fait étinceler en contrastes de gemmes et reluire comme de l'intérieur, suscite un univers irréel et glacé.

Nulle douleur, nulle joie sur les vi-







sages ronds, parfaits, indifférents des poupées humaines promenées à travers des déserts de rocaille bleutée semés de toutes les fleurs du printemps sur fond de ciel d'or flamboyant, tandis que les têtes coupées roulent sur le sable doré comme des joyaux épars et que les jets de sang sous les sabres se figent en arc-en-ciel de rubis. Lions et hiboux ouvrent des pupilles d'or hallucinées. Les architectures fatasmagoriques pendent en perspectives impossibles à l'horizon comme des tapis accrochés dans une échoppe de Hérat. Tel est le monde onirique platonicien de la «miniature persane» hérâtie.

Principaux chefs-d'oeuvre de la première période hérâtie : le *Livre de l'Ascension mystique du Prophète (Mé'râdj-Nâma),* calligraphié en langue turque orientale et en caractères mongols pour l'empereur Châh Rokh lui-même, et dont les enlumineurs osent représenter l'Apôtre de l'Islam en personne, sonder les Enfers et traverser les sphères du Ciel jusqu'aux marches du Trône de Dieu, en un flamboiement de nuages taoïstes dorés -véritable *Divine Comédie* de l'Islam, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale de Paris ; les *Fabliaux animaliers (Kalîla wa Demra)* du prince Bâysonghor actuellement préservés au Topkapi d'Istanbul, sorte d'univers du Douanier Rousseau, halluciné par un derviche néo-platonicien ; enfin la *Geste des Rois (Châh-Nâma)* du prince Mohammad Djoûkî, où la cruauté des combats entre preux cottés de mailles d'or s'irise en kaléidoscopes chatoyants, aujourd'hui un joyau de la collection de la Royal Asiatic Society de Londres.

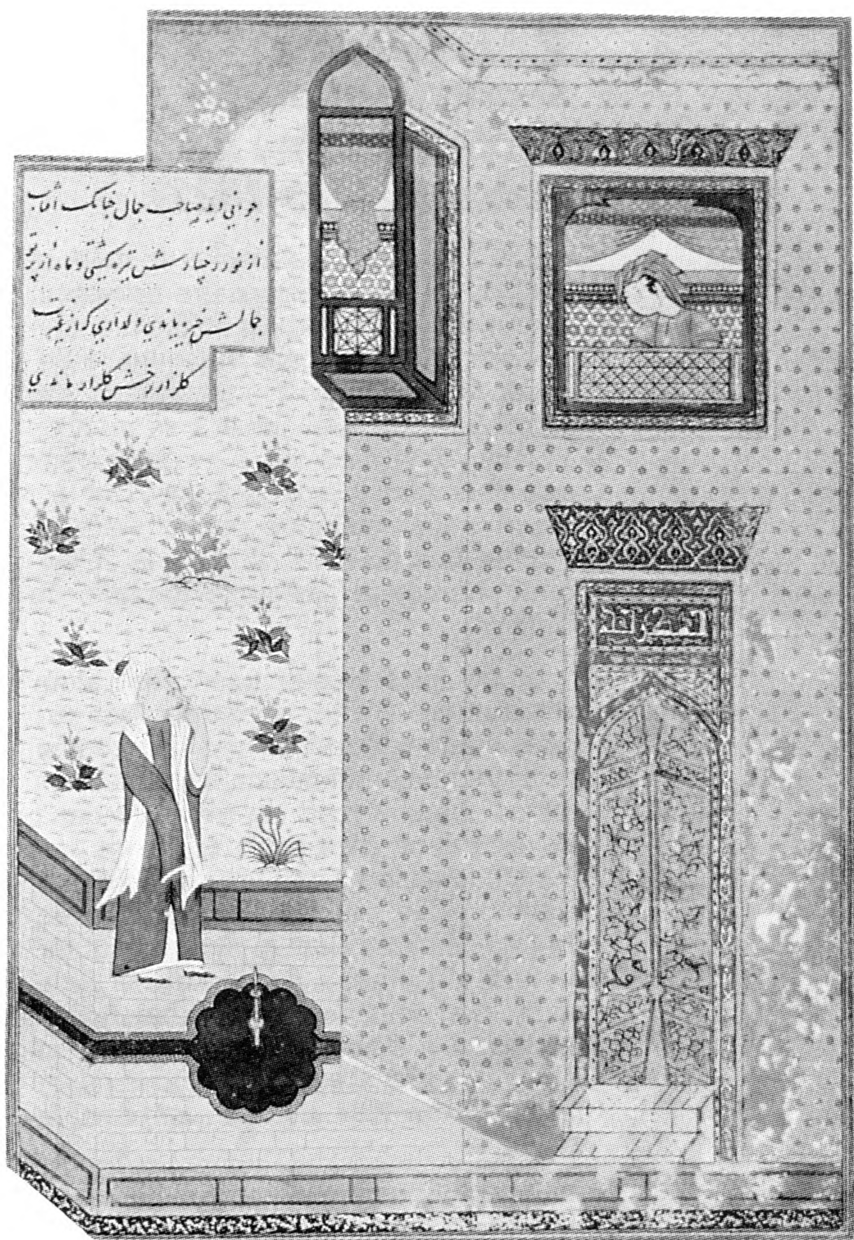
Renaissance, seconde manière : le classicisme de Behzâd (1469-1527)

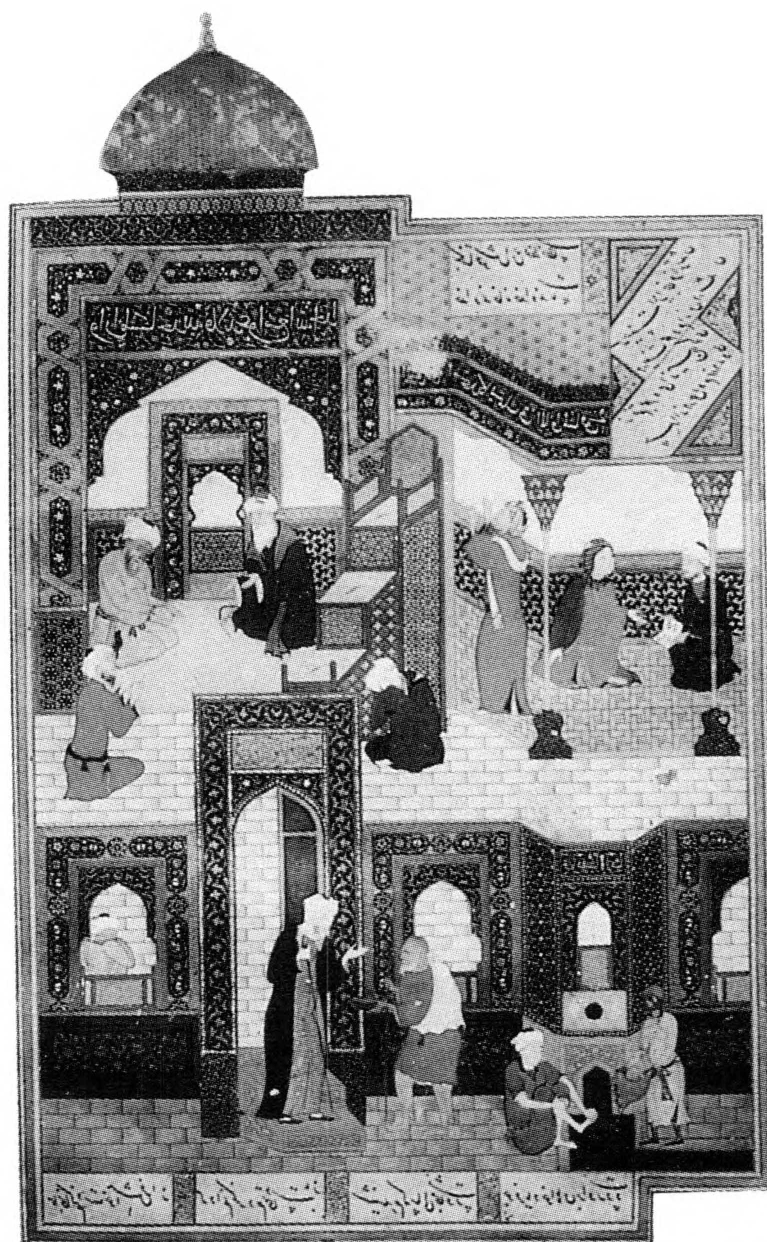
Après l'interrègne qui suivit la mort en 1447 du sage et débonnaire empereur tîmoûride Châh Rokh, le sultan mécène Hosayn Mîrzâ Bayqarâ inaugure le Second Age d'Or de Hérat, depuis son avènement en 1469 jusqu'à sa mort en 1504 et l'extinction de sa dynastie deux ans plus tard. Cette période d'art est toute entière dominée par le génie du peintre **Behzâd** (1450-1530), que l'Occident surnomme parfois le Raphaël de l'Orient.

La peinture musulmane cesse alors entièrement d'être anonyme. Les artistes signent leurs oeuvres - fût-ce très humblement, en minuscules caractères sur un marche-pied de trône ou dans les entrelacs d'un tapis foulé au sol. Ainsi connaissons-nous désormais parfaitement les personnalités artistiques de ces hommes dont la modeste griffe se laisse lire : *«l'a fait le pauvre Behzâd», «l'a peint le très-humble Aghâ-Mîrak», «l'a dessiné l'esclave Qâssem 'Alî»* ou encore *«l'a calligraphié le misérable Soltân-'Alî»* ou *«le méprisable Mîr-'Alî».*

Behzâd poursuit et consomme la synthèse classique de la peinture hérâtie de la première période, à tel point qu'il figure à bon droit comme l'archétype et aboutissement de tout l'art figuratif musulman. En effet, tout en retenant la leçon chinoise des générations précédentes, il renoue à dessein avec la plus ancienne tradition de l'enluminure de l'Islam : celle de l'abstraction géométrique. Tapis et faïences du temps de Behzâd perpétuaient sur les sols et les murs de Hérat cet univers d'entrelacs, de losanges et de polygones étoilés que les fidèles retrouvaient sur les marges de leurs Corans. Behzâd innove : il intègre cet univers purement cérébral dans le fond de ses miniatures, et le peuple hardiment de petites figurines colorées qui dansent à travers les formes géométriques comme des personnages de ballet. L'effet en est aussitôt saisissant : la géometrie se transforme en un labyrinthe de rêve, voire de cauchemar ou l'être humain minuscule s'emprisonne. Cette géométrie vibrante et hantée de Behzâd rappelle mais dépasse de loin les froides abstractions modernes de maîtres occidentaux tels que Mondrian ou Vasarely. Chef-d'oeuvre géométrique de Behzâd : le *Livre du Verger (Bôstân)* du poète du XIIIème siècle Nezâmî, aujourd'hui au British Museum : un calife se lave au hammam sous un festonnage de serviettes de bain rectangulaires, des ouvriers s'affairent sur un rigoureux échafaudage devant le portail en ogive d'un château.

Quant aux arbres, rochers, dragons et nuages de la tradition chinoise, Behzâd ne les oublie pas, il en joue et les sublime : tel personnage cherche dans un puits le cadavre de son ami, l'arbre





Diwân de Hâfez par Cheikh-Zâda - 1527

au-dessus de sa tête se tord de douleur, une fissure dans son tronc bée comme une bouche en pleurs, une branche se replie comme une main griffue se voilant la face.

Dès son vivant, Behzâd fut reconnu comme un modèle, une sorte d'Idée platonicienne que tous les autres peintres ne pouvaient plus qu'imiter. Aux siècles suivants, les sultans de Turquie, les Grands Mongols des Indes, voudront posséder au moins l'une de ses oeuvres. Son nom devint même une sorte de référence, une estampille de qualité, finit par perdre tout contact avec la réalité. Quand un collectionneur princier des XVI^{ème} ou XVII^{ème} siècles appréciait un dessin, il calligraphiait trop souvent dans la marge : *«Une oeuvre de Behzâd !»* ... source de bien des erreurs d'attribution pour des amateurs du siècle dernier. Behzâd lui-même préfaçait toujours son nom, quand il signait, du modeste titre d'«esclave» ou du «pauvre» *(al-'abd Behzâd, al-faqîr Behzâd)*, comme nous l'avons souligné ci-dessus.

Behzâd et son école survécurent à la chute de Hérat, en 1506, quand la ville fut prise par le redoutable *Khân* des Ouzbeks de Bokhârâ. Dans ses *Mémoires*, le prince tîmoûride de Kaboul, Bâber, devait dépeindre le chef ouzbek qui avait massacré ses cousins de Hérat comme un féroce et grossier barbare *«qui a même osé retoucher les dessins de maître Behzâd !»* En réalité, le seigneur ouzbek manifesta le plus profond respect pour les peintres hérâtis, se fit faire un portrait par Behzâd lui-même. Dès 1510, toutefois, les Iraniens séfévides entraient à leur tour dans Hérat conquise, et le Châh iranien de boire dans le crâne évidé de son rival ouzbek. Le nouveau souverain iranien imposait alors un choix plus grave aux peintres de Hérât : celui d'embrasser la foi chiite, ou de quitter à jamais la cité de leurs aïeux.

Le vieux Behzâd choisit la voie de la facilité, du prestige et des honneurs, en acceptant de suivre chez lui le Châh d'Iran et d'endosser la charge de grand bibliothécaire de Tabrîz, où il enseignera la manière hérâtie et mourra, âgé de près de quatre-vingts ans, en 1530.

Elève de prédilection de Behzâd, dont il reflète la magie géométrique, **Chaykh-Zâda** choisit de demeurer un temps à Hérât où le souverain iranien Châh-Tahmâsp revint pour un bref séjour en 1526-1527. C'est alors que Chaykh-Zâda réalisa les derniers chefs-d'oeuvre de l'Ecole de Hérat, les enluminures des poèmes turcs de **Mîr 'AlîChêr Nawaî** conservées à la Bibliothèque nationale de Paris, le recueil persan de **Hâfez** aujourd'hui, au musée Fogg de l'Université américaine Harvard.

Et puis la conscience parla. Ultime des grands peintres demeurés à Hérat, Chaykh-Zâda avait conservé au coeur la foi sunnite de ses ancêtres. A son tour, il choisit l'exil : mais chez les Ouzbeks de Bokhârâ, où l'avait précédé son talentueux compatriote **Mîr Mozahheb**. Peu après, le troisième des grands peintres de l'exil hérâti, **Mîr Mosawwer**, né dans le lointain Badakhchân et secrétaire durant un temps de la Bibliothèque tîmoûride de Hérat avant de rejoindre les nouveaux maîtres iraniens, abandonnait Tabrîz pour gagner d'abord la cour des sultans sunnites d'Istanbul, avant de revenir mourir au service des princes sunnites de Kaboul qui venaient de conquérir l'Inde du Nord ! Entre 1480 et 1555, la carrière artistique de Mîr Mosawwer embrasse donc la totalité de l'Asie musulmane de son temps.

Mîr Mosawwer est un emblème de cette peinture de Hérat qui refusa de mourir avant de répandre son exemple sur les arts de l'Islam des rives du Bosphore jusqu'à celles de l'Indus.

Il faudra attendre le XVIII^{ème} siècle pour que la cité renoue avec son destin seigneurial, sinon avec son apogée artistique : la dynastie des Dorrânî, fondatrice du royaume d'Afghanistan en 1747 et qui régna jusqu'en 1978, est en effet originaire de l'oasis de Hérat. Si la monarchie au XX^{ème} siècle a tenté de restaurer les monuments de Hérat, gravement endommagés lors des guerres coloniales du XIX^{ème} siècle puis portés sur le patrimoine universel de l'humanité de l'UNESCO en 1970, l'occupation soviétique depuis 1979 les a définitivement ruinés. Toutefois les manuscrits à peinture du XV^{ème} siècle, qui furent la vraie gloire de Hérat, sont dispersés - depuis des siècles - dans les collections étrangères. Aujourd'hui, cela les a sauvés.■

La tradition musicale hérati

JOHN BAILY*

Nous disposons de très peu de renseignements concernant la musique à Hérat, sauf durant la période Timouride, XVème siècle après J.-C. La musique était un art très pratiqué à la cour des Timourides, à la fois par des musiciens de cour professionnels et par des amateurs d'origine noble comme, par exemple, le principal ministre du sultan, Ali Cher Nawaï. Il existait déjà des notions très poussées de composition ; Slokim parle d'une *«culture musicale classique turco-iranienne»*. De nos jours, c'est sans doute la tradition *chachmaqâm* de Boukhara et Samarkand qui s'en rapproche le plus. En l'absence de traces écrites, nous devons reconstruire l'histoire de la musique hérâti à partir de données ethnomusicologiques collectées dans les années 60 et 70, en particulier par Mark Slokim, Lorraine Sakata, Veronica Doubleday et moi-même. Nos recherches révèlent que, dans le contexte afghan, Hérat était une ville très musicale ; juste derrière Kaboul en ce qui concerne l'art musical kabouli (vocal et instrumental), tout en maintenant un certain nombre de traditions musicales locales spécifiques. Cette situation reflète la position d'Hérat en ce qui concerne les autres arts de l'Afghanistan : poésie, calligraphie, miniature et architecture.

Il faut distinguer la «musique hérati» et la «musique jouée à Hérat». En termes historiques, la musique citadine a toujours été très sensible à la politique, reflétant les changements de dirigeants, de mécènes, et traduisant la primauté des tendances conservatrices ou modernistes. Au cours du XXème siècle, trois cas d'assimilation de systèmes musicaux venus de l'extérieur peuvent être cités : dans les années 20, durant le règne du souverain progressiste Amanullah, la musique persane connut une grande vogue quand la dastgâha constitua l'art musical citadin d'Hérat ; dans les années 30, il y eut un changement radical dans la musique citadine, avec l'adoption des instruments, des genres et des théories de l'art musical kabouli, à une époque où une idéologie fortement nationaliste était promulguée à Kaboul. Les années 50 virent l'intégration de la musique populaire, enracinée dans la musique régionale du groupe ethnique dominant, les Pachtouns, avec des textes de chansons en persan, une sorte de musique nationale afghane concoctée à Radio Kaboul. Et Hérat a été au confluent des grandes traditions des modes musicaux persan et indien durant des siècles. Dans les années 70, le système indien dominait : la science de la musique connue des musiciens hératis était une version quelque peu simplifiée de la théorie indienne, avec ses *rags* et ses *tals.* En même temps, des éléments de la musique persane des années 20 persistaient.

Décrire avec précision la musique traditionnelle hérati dépend de la perception qu'ont les Hératis eux-mêmes de leur musique régionale, qu'ils nomment *mahalli* (locale), *az khod-e Hérat* (de Hérat même). La musique hérâti était en partie définie par l'usage d'instruments originaux, tels que le *dutar* (sorte de luth), typique de la province. Le *dutar* archaïque (que l'on retrouve également en Khorassan iranien, et appelé plus précisément le *dutar* Khorassani) a deux cordes comme son nom l'indique et un remarquable système de pincements de cordes qui produisit certains des intervalles de la musique persane. Il était joué par des hommes en accompagnement de leurs chants folkloriques ou dans le cadre de morceaux instrumentaux. Dans les années 50 et 60, le *dutar* se transforma et devint le *dutar* hérâti à quatorze cordes, acquérant une place nouvelle dans la musique dite citadine. L'ancien *dutar* à deux cordes était lié au genre appelé *Tchaharbeiti,* le chant de quatrains dans un style très orné rappelant le chant *auraz* d'Iran. Les *châ'ers* (poètes) improvisaient de longs passages de poésie, choisissant des *beits* (couplets) dans le répertoire existant et improvisant de nouveaux couplets.

Une autre vieille tradition de la musique hérâti est celle de la musique d'intérieur composée et jouée par les femmes, qui chantaient en s'accompagnant d'un tambourin et jouaient des rythmes de tambour pour la danse. Quantité de vieilles chansons formaient le répertoire des femmes, destinées en particulier au rituel du mariage. Une troisième forme importante de musique traditionnelle était le chant des *na'ts, ghazals* religieux, liés aux rituels soufis. Cette tradition de chant soufi est très intéressante : comme musique rituelle elle est sans doute très ancienne.

Un autre genre très important de la musique hérâti était fondé sur les instruments *sorna* et *dohal* (hautbois et tambour joués ensemble) ; il intervenait en général (dans les années 70) en liaison avec les festivités de mariage, bien qu'il ait sans doute joué un rôle beaucoup plus important comme musique citadine un siècle plus tôt. La danse sur cette musique constituait un art réputé parmi les villageois de la région d'Hérat qui connaissaient une grande variété de *atans* et de *tchub bâzis,* danses extatiques comportant des tournoiements. Comparativement à d'autres régions d'Afghanistan, le *sorna* ,joué à Hérat, était d'une haute qualité.

Le *rubab,* instrument national de l'Afghanistan, du fait de son lien avec la musique régionale pachtoune, a été joué à Hérat depuis au moins un siècle, et peut-être beaucoup plus longtemps. Bien que n'étant pas considéré comme un instrument hérâti, il peut parfaitement être utilisé pour jouer la musique de Hérat. Quelques joueurs de *rubab* ont apporté des modifications à l'instrument pour lui permettre de produire les intervalles de la musique persane. Le style de *rubab* tel qu'il est joué à Hérat est reconnaissable par son ornementation et par l'usage du *riz* (trémolo). Les Hératis jouaient le *rubab* comme ils jouaient le *tar* iranien, un instrument très courant à Hérat dans les années 20. Il serait inexact de penser que la musique de Hérat ne fait que reproduire les musiques archaïques du passé. Des compositeurs et des paroliers, travaillant dans un langage typiquement hérâti défini par des gammes, des mètres et des mouvements mélodiques caractéristiques, composaient des chansons régionales contemporaines.

Ces genres illustrent certains des aspects les plus traditionnels de la culture musicale hérâti. Il est impossible à l'heure actuelle de jauger l'impact de la guerre sur la vie musicale à Hérat et son avenir. La musique était associée à des moments de fête, de célébration, de joie et de telles occasions ont été rares à Hérat ou parmi la population réfugiée depuis le début de la guerre. Les musiciens eux-mêmes sont dispersés et une génération d'enfants a été privée de toute expérience musicale dans son éducation. Il ne fait pas de doute que la reconstruction de Hérat sera accompagnée par une renaissance de la vie musicale ; on peut même penser que la musique a un rôle important à jouer dans la renaissance d'un style de vie. La musique de Hérat reflètera inévitablement de nouvelles réalités politiques, économiques sociales et culturelles, mais un effort considérable doit être fait pour conserver et rendre accessibles les ressources et les richesses du passé. ■

* *School of African and Asian Studies, Université du Sussex, Grande-Bretagne.*

DES MONUMENTS GRAVEMENT ENDOMMAGES

BERNARD DUPAIGNE*

L'architecture timouride de l'Asie centrale a atteint à la fin du XIV[e] siècle, un niveau de qualité exceptionnelle. Des monuments de l'époque subsistent encore en nombre important, à Machhad en Iran, à Samarkand, Boukhara et Khiva en Uzbekistan (URSS). Ceux d'Afghanistan, à Balkh et surtout à Ghazni et Hérat, sont maintenant détruits par la guerre, ou gravement menacés (1).

Après le coup d'Etat militaire prosoviétique du 27 avril 1978, la garnison de Hérat s'est soulevée. C'était le 15 mars 1979 ; pour écraser la révolte, à laquelle s'était jointe la population de la ville, le commandement soviétique envoya à partir des bases du Turkménistan soviétique tout proche, l'aviation bombarder la garnison et les faubourgs. On parle de 15 000 à 30 000 morts en quatre jours.

Après l'invasion soviétique de décembre 1979, la Résistance nationale s'organisa et se renforça, grâce à l'apport massif des déserteurs de l'armée afghane. L'armée soviétique soumit la région à un déluge de feu. Dès 1985, les témoins occidentaux constatent que toute la région à l'ouest de Hérat est entièrement détruite, jusqu'à dix kilomètres de la ville. 95% des maisons y sont en ruines.

Les vieux quartiers de la ville sont maintenant presque totalement rasés. Les monuments historiques sont particulièrement menacés, et plusieurs sont déjà détruits ou gravement endommagés. De nombreuses bases soviétiques sont en effet installées à la périphérie d'Hérat, pour tenter de venir à bout de la Résistance nationale. De ces bases, les Soviétiques tirent à l'artillerie lourde sur les vieux quartiers de la ville et des faubourgs, et sur les villages environnants.

C'est un inventaire des richesses architecturales de la ville et des destructions qui leur ont été infligées que nous dressons ci-dessous.

Le château royal, Ekhtiyaruddin

Le château royal, situé près de la porte Malik du nord de la vieille ville, fut commencé en 1295 par Ekhtiyaruddin, le gouverneur de la ville sous le règne de Fakhruddin Kart, détruit par Tamerlan en 1381 et reconstruit en 1415-1417 sous le règne de Châh Rokh.

Les murailles de la forteresse, ren-

* *Président d'AFRANE, sous-directeur au Musée de l'Homme.*

Triste spectacle que cette vue des quartiers ouest de Hérat (1987) photo Roussel/Babeanu



HERAT
ou l'art meurtri

Les Nouvelles d'Afghanistan n°41-42 Mars 1989


La Grande Mosquée Masjed-e Djame — *Photo M. Blachère*


Le chaudron de bronze (14e s.) — *Photo Marigo*

forcées de cinq bastions avancés sont construites de pierre et de briques cuites ; elles étaient ornées d'un revêtement de céramique.

Jusqu'en 1968, la forteresse servait de garnison à l'armée afghane. En octobre 1976, l'UNESCO, dans le cadre de son projet financé par les Nations unies de préservation des monuments historiques de Hérat, entreprit la restauration du monument pour le transformer en musée. Le projet prévoyait d'y loger un musée national, un musée d'ethnographie locale, une bibliothèque, des allées d'exposition et des comptoirs de vente de l'artisanat local. Les travaux de restauration furent activement menés et tout l'extérieur de la forteresse était réhabilité en 1979.

En 1980, des mitrailleuses ont été installées en haut des donjons de la citadelle pour surveiller le vieux bazar. Les travaux de restauration ont cependant continué grâce à l'Institut afghan d'archéologie, sous la direction des experts soviétiques, au moins jusqu'en 1983.

La Grande Mosquée de Hérat

La Grande Mosquée, *Masdjed-e Djame*, fut commencée sous le sultan Ghiyasuddin de la dynastie ghoride en l'an 1200. Détruite avec le sac de la ville par les Mongols en 1221-1222, elle fut relevée sous la dynastie timouride, d'abord sous le règne de Châh Rokh, puis sous la direction personnelle du premier ministre et grand poète Mir Ali Cher Nawai à partir de 1498. Ghiyasuddin, mort en 1203, y repose dans un tombeau dans l'enceinte de la mosquée. Cette mosquée vénérable est fragile et doit être entretenue constamment. Située à l'orée de la vieille ville, elle est depuis 1979 régulièrement ébranlée par les passages des chars lourds qui vont prendre position dans la vieille ville. Les maisons situées tout autour de la place de la Grande Mosquée étaient déjà toutes fissurées en 1980. Du haut des minarets, des soldats soviétiques armés surveillent le vieux bazar.

Au début de 1986, l'un des minarets a été atteint lors d'une attaque soviétique à la roquette, qui a fait cinquante tués et soixante-dix blessés dans la cour de la mosquée. L'aile orientale et un minaret ont été gravement atteints. Des barrages furent alors installés pour interdire l'accès de la mosquée et des spécialistes soviétiques se sont employés à réparer les dégâts aussi rapidement que possible.

Dans l'angle sud-est de la cour intérieure de la Grande Mosquée, était disposé un fameux chaudron de bronze de 8 mètres de circonférence et de 2,5 mètres de haut. Ce chaudron, orné d'inscriptions, dont l'une est un vers de Sa'adi, le plus important poète persan du XIIIe siècle, porte la date de 1375 et a été offert à la mosquée par le dernier roi de la dynastie Kart, Malik Ghiyasuddin Pir Ali (déposé par Tamerlan en 1381). Ce magnifique chaudron antique, qui était encore dans la cour de la mosquée en juillet 1980, a disparu depuis, emporté en

Mausolée de Gawhar Châd et son minaret avant 1979



Au pied de minaret, l'école religieuse est détruite (1987) — *Photo Roussel/Babeanu*



URSS selon la rumeur.

L'ensemble architectural de Gawhar Châd

L'ensemble architectural bâti à la sortie nord de Hérat entre 1417 et 1437 par la reine Gawhar Châd comprenait une école supérieure de théologie (*madrasa*), un mausolée et une vaste salle de méditation (*musalla*). Le mausolée devint le monument funéraire des princes timourides de Hérat. Y furent enterrés Sultân Ahmad, Châh Rokh, Sultân Mohammad, la reine Gawhar Châd, 'Ala ud-Daolat, Ibrahim Sultân et Mohammad Djuki.

L'ensemble fut édifié par le grand architecte venu de Chiraz, Qiwamuddin, qui s'entoura des meilleurs artistes et calligraphes de l'époque.

Ce merveilleux mausolée, dit localement *Gonbad-e Sabz*, le Dôme vert, d'une hauteur de 25 mètres, avait été restauré en 1950, et un très beau parc de conifères, dit parc de Behzâd, avait été planté alentour. Le mausolée a été touché à l'automne 1984 et au début de 1985 par des obus soviétiques, et a subi de graves dégâts.

Le plus beau et le plus ancien de ses minarets, le *Munar Nahbas*, le minaret de la *musalla*, a été très durement touché par des obus de l'artillerie lourde soviétique, et pratiquement détruit. Les photographies le montrent presque entièrement écroulé.

Il n'en reste plus que la base, et toutes les brillantes décorations de mosaïque qu'il portait ont été détruites. Il s'agit d'une perte artistique de la plus haute importance. Le bâtiment qui entourait la base du minaret, et qui servait d'école religieuse, a été complètement rasé par les obus.

Le dernier minaret, celui de la *madrasa* de la reine Gawhar Châd, a été touché également, et a perdu sa partie supérieure.

Le minaret, en 1987



Photo Roussel/Babeanu



Minarets de la Madrassa de Gawhar Châd en 1976 — *Photo P. Noel*

Madrasa Ni'matiye

Au nord de l'ensemble de la *musalla* et de la *madrasa* de Gawhar Châd, s'élève la *madrasa Ni'matiye*. Cette école supérieure de théologie fut construite vers 1470, au début du règne du sultan timouride Hoseyn Bayqara. Il n'en subsistait de nos jours que les quatre minarets d'angle, qui penchaient dangereusement, et qui nécessitaient une surveillance particulière.

Ces minarets ont perdu une part de leur décoration de mosaïque, du fait des explosions d'obus. Les photographies disponibles montrent que deux d'entre eux ont été touchés par des obus, ce qui en compromet sérieusement la stabilité. Le minaret M4, selon la classification de l'UNESCO, est percé en deux endroits ; le minaret M1 présente également une déchirure provoquée par des obus.

La *madrasa* fut l'objet de fouilles archéologiques financées par l'UNESCO d'avril 1977 à mars 1979. La mission mit au jour des parties architecturales de la plus haute importante. *(voir plus loin notre article sur l'action de l'UNESCO).* Les archéologues soviétiques ont repris ces fouilles de 1980 à 1982. On ne sait pas ce qu'il est advenu des découvertes archéologiques faites lors de ces deux séries de fouilles.

Une exposition d'art et de culture

Il n'était plus possible de se taire devant le massacre des monuments de la province d'Hérat, massacre qui ne pouvait être que délibéré. D'autres avaient tous les moyens de savoir, mais préféraient fermer les yeux.

Dès le début de la guerre, sous l'impulsion du Bureau International Afghanistan, des contacts sont pris à haut niveau pour l'organisation d'une grande exposition d'art. Le ministre de la culture, Jack Lang, montre son intérêt pour le projet en 1985.

Grâce à l'appui de M. le Professeur Philippe Taquet, directeur du Museum National d'Histoire Naturelle, et de M. de Gullenschmidt, Directeur de Cabinet du Ministre de la recherche et de l'Enseignement supérieur, un contrat est signé le 21 avril 1988 par M. François Léotard, ministre de la Culture et de la Communication, dont la décision est annoncée par M. Patrick Wajman au colloque sur Hérat organisé par Afrane et le Ceredaf le 3 mai 1988.

L'exposition «Mille ans d'une Cité d'art. Hérat en Afghanistan» ouvrira à l'automne 1990, avec le soutien des Ministères de l'Education Nationale de la Recherche et de la Culture.

Le secrétaire adjoint des Nations-Unies, le prince Sadruddin Aga Khan, a bien voulu apporter, à titre personnel, ses encouragements à cette initiative que M. Carlo Ripa di Meana, Commissaire Européen, soutient également avec enthousiasme.

Les plus grands musées internationaux apportent leur concours à cette exposition où, pour la première fois, seront rassemblées des richesses éparpillées de par le monde.

De la Bibliothèque Nationale viendront (grâce à l'appui décisif d'André Miquel, directeur de la Bibliothèque nationale, et de son successeur Emmanuel Le Roy Ladurie) les monnaies, des bronzes, et les merveilleux ouvrages ornementés de la main des plus célèbres miniaturistes de Hérat, livres reliés achetés à Istanbul par Antoine Galland, traducteur des Mille et Une Nuits pour Colbert et la Bibliothèque Royale.

Le British Museum de Londres, et le Metropolitan Museum de New-York prêteront des pièces rarissimes qui ne sortent jamais de leur pays. D'autres musées contribueront à faire de cette exposition la résurrection scientifique et artistique d'une cité meurtrie.

Il ne s'agit pas que de montrer. Il faut reconstruire. Le second d'Ismaël Khân, l'administrateur principal de la province d'Hérat, Alauddin Khân, venu à Paris spécialement pour le colloque du Sénat le 3 mai 1988, a fixé comme l'une des priorité de sa future administration la restauration historique et culturelle de sa ville. Hérat est pour tous les Afghans le symbole de leur grandeur, de leur culture et de leur histoire prestigieuse. Un programme sera présenté à la communauté internationale et à l'UNESCO, afin que les travaux puissent commencer, sans attendre.

B.D.



Rue du Bazar en 1985



Tombeau de Djami en 1988 — Photo S. Thiollier

Tout à côté des quatre minarets d'angle de la *madrasa* Ni'matiye se trouvait le mausolée du grand propagateur de l'islam, descendant du Prophète, Cheykh-zade'Abdallah, construit en 1306 par le sultan Mohammad Kart, et reconstruit dans la première moitié du XVe siècle. Ce monument majeur a été touché par des bombes soviétiques à l'automne 1985. Des photographies prises à la fin de 1987, le montrent presque entièrement détruit.

La vieille ville

Dans la vieille ville de Hérat se trouvent plusieurs autres monuments particulièrement intéressants, dont l'ancien bazar couvert et plusieurs réservoirs d'eau semi-souterrain.

La Haouze Tchahârsouq, Réservoir des quatre marchés, au croisement des deux artères principales du bazar, fut construit durant l'époque safavide, vers 1640. Sa coupole est magnifique. Le réservoir Malik, situé du côté sud de la Forteresse, remonte à la même époque. Ces deux réservoirs du XVIIe siècle, situés en pleine ville ancienne, sont particulièrement menacés : la vieille ville est régulièrement l'objet d'attaques de la part de l'armée soviétique et de tirs de l'artillerie lourde installée à l'aéroport de Mir Daoud, à l'extérieur de Hérat.

Mentionnons encore le sort du quartier juif, en pleine ville, qui comportait des habitations de style persan du plus haut intérêt architectural, et des synagogues remontant au XVIIe siècle. Les derniers juifs de Hérat ont quitté l'Afghanistan en 1979 et 1980, après la "révolution" pro-soviétique, pour se rendre à Jérusalem ; leur quartier est inclus dans la zone des destructions urbaines.

Les photographies prises en 1985, montrent le bazar de Hérat ravagé par les destructions. Les boutiques sont fermées ou démolies. Des monceaux de ruines jonchent les rues. Sur les côtés, des carcasses de chars lourds incendiés, témoignent de la violence des combats passés.

Les faubourgs de la partie nord et de la partie ouest de la ville présentent un aspect de désolation. Il n'en reste pratiquement rien. Toutes les habitations sont nivelées en de gros tas de ruines, d'où émergent de place en place des arbres réduits à l'état de squelettes.

Les tombeaux historiques

Les tombeaux des figures artistiques les plus aimées de la ville ont également été visés. Le tombeau du grand poète *Djâmi* (1414-1492), à la sortie nord de la ville, a été gravement endommagé par les obus soviétiques, ainsi que la tombe de l'illustre peintre Behzâd, l'un des plus importants peintres de l'art mondial, le fondateur de l'école des miniaturistes de Hérat, d'une valeur artistique inestimable.

Le tombeau de Hoseyn Wâ'ez Kâchefi, fameux poète de la cour de Sultân Hoseyn Bayqara, datant de la fin de la période timouride, a vu son *mehrâb* (niche indiquant la direction de la prière) détruit par une roquette en 1985.

Le mausolée prestigieux de Châh-

Mausolée d'Abdul Walid-al-Mohaddith en 1987 — Photo G. Farouq





Photo R. Michaud



Photo A. M. Tookhi

Khoshân. Mausolée de Gawhar Châd Begum (15° s.) en 1976 et en 1985

zâde Abd-ul Qâssem, un descendant du Prophète, construit à l'époque Rokh, a été touché par des bombes soviétiques à l'automne 1985. Le sort de celui de Mîr-e Chahid, bâti par Sultân Hoseyn Bayqara vers 1490 est incertain. Les mausolées de Khwâdja Mohammad Tâki et de Khwâdja Ghaltân, à la périphérie nord de la ville, ont été également endommagés. La tombe du théologien Fakhruddin Râzi (1210) a été détruite par un bombardement du printemps 1985. La photographie de 1985 n'en montre plus que des ruines.

D'autres photographies montrent des monuments réduits à un tel état de ruines qu'il est impossible de les identifier.

Les environs de Hérat

A Kohsân, près de la frontière iranienne, s'élevait le mausolée de Gawhar Châd Begum, attribué à la reine Gawhar Châd (1440). Il fut bombardé et détruit au printemps de 1985. Les photos qui ont été prises par la Résistance montrent qu'il n'en reste pas grand-chose. La magnifique coupole est presque entièrement arrachée, et les bâtiments sont en ruines.

A cinq kilomètres à l'est de la ville se dresse l'ensemble d'édifices de Gâzergâh, construits tout au long du XVe siècle autour de la tombe du poète mystique du XIe siècle, Khwâdja Abdullâh Ansâri (1005-1088). L'ensemble fut commencé en novembre 1425 par Qiwamuddin de Chiraz, architecte de la Cour du roi Châh Rokh.

Le lieu sacré, où se tenaient autrefois des pèlerinages importants tous les vendredis, est situé à quelques centaines de mètres de l'actuelle garnison militaire de Zulmay-Kot, et les citadins et villageois ne peuvent plus s'y rendre.

Le mausolée d'Abdul Wahid al-Mohaddith, un grand lieu de pèlerinage du Nouvel-An, à vingt kilomètres de la ville, a été bombardé l'été 1985 en même temps que les villages environnants, pour couper les approvisionnements de la Résistance. La mosquée du Silo à coton, Masdjed-e Haouz-e Karbas, tout près de Hérat, date de 1441. Une importante garnison soviétique s'est installée en 1980 à côté de

Ailleurs en Afghanistan

D'autres monuments historiques et artistiques d'Afghanistan sont eux aussi détruits par les bombardements, comme le musée-institut de Tape Chotor à Hadda, près de Djalalabad, le stupa Oïnpochak à Darunta, le minaret Chakari, restauré par le British Institut à Kaboul en 1975, le stupa de Goldara, dans le Logar, restauré par la délégation archéologique française en Afghanistan en 1963-1964, les deux fouilles de la mission italienne à Ghazni, le palais de Massoud III et le monastère bouddhique, le dépôt des trouvailles de la fouille de Hadda à Djalalabad, avec deux mille sept cents pièces (chiffre jusqu'à 1973). En 1984, j'ai reçu des photos de statues de la part du ministère des affaires étrangères des Etats-Unis d'Amérique, où me demandait de confirmer la provenance d'objets volés par les soldats soviétiques à Djalalabad et vendus au bazar de Kaboul. Ces statues, dont j'ai les photos, proviennent de la fouille de Tape-Chotor à Hadda, dirigée et publiée par moi-même. En revanche je n'ai pas de nouvelles sûres des monuments de Kandahar, de Mazar-e Charif et de Bâmyân.

(extrait de la communication de M. MOSTAMANDI, ancien directeur des antiquités afghanes)



Mosquée de Zyâratgâh (15° s.)

cette mosquée historique. La mosquée et le village qui l'entourait (plus de quatre mille maisons) ont été détruits en 1982.

A 12,5 km à l'ouest de l'aéroport de Hérat existait la Grande Mosquée de Ziyâratgâh, édifiée en 1485, ainsi que la mosquée Tchehel-Sotun (à quarante colonnes) de 1510. La mosquée de Tchehel-Sotun fut gravement endommagée en 1982, en même temps que la *Khâneqâh* de Mollâh Kalân.



Mosquée Tchehel-Sotun (16° s.)

Enfin, au nord de Hérat, s'élevait l'ancienne mosquée de Khuchrahat, sur la route, très souvent bombardée pour en dégager les abords, empruntée de Hérat à la frontière de l'URSS par de très nombreux convois soviétiques.

Ces atteintes aux monuments historiques ne sont pas le fruit du hasard. Elles ne peuvent que résulter d'une politique délibérée de destruction des valeurs historiques auxquelles restaient très attachés les habitants de Hérat. Pour les désespérer, les contraindre à cesser la lutte armée et à se rendre, ou à partir en exil en Iran. Que dire de plus devant ce massacre insensé de monuments historiques prestigieux ? Au moins, qu'il soit connu ! ■

(1) Cet article reprend, en le complétant un dossier déjà paru dans nos colonnes (n° 31).

Hérat et ses monuments font partie du patrimoine universel

Dr. MOHAMMAD AKRAM*

L'Afghanistan, par sa situation géographique au carrefour des civilisations anciennes, a toujours attiré les amateurs et les chercheurs d'art et de culture, désireux d'en faire une étude approfondie, et de suivre, à travers le patrimoine culturel de la région, l'évolution historique et religieuse de cette partie centrale de l'Asie.

Les premiers contacts avec le terrain de même que les travaux des chercheurs du XIXème siècle font ressortir une étonnante diversité culturelle. Le passage des différentes peuplades à travers nos monts et vallées a fait subir à ce pays de multiples influences culturelles et a laissé des traces de civilisations différentes au cours des millénaires.

L'un des pôles d'attraction de notre territoire d'aujourd'hui, où les vestiges du passé présentent une originalité et une diversité plus grande, c'est la région et la ville de Hérat, situées au nord-ouest de l'Afghanistan.

Parmi les bâtisseurs, il faut citer la splendeur de l'oeuvre des dynasties Ghorides, Karts et surtout Timourides. La plupart de ces sultans régnants, ont été, non seulement des admirateurs de l'art, mais aussi des grands lettrés, de grands connaisseurs et bâtisseurs d'oeuvres d'art. Ainsi, du XIIIème au XVIème siècle, il s'est produit, dans tout le Khorassan (de Hérat à Samarkand) une renaissance dans les arts, les lettres et l'architecture, qui rivalisait avec ce qui se produisait dans le Bagdad d'alors.

Malheureusement, la vague des destructions de l'armée de Gengis Khan et de Timur, les rigueurs du climat, la méconnaissance de la valeur réelle de ces chefs-d'oeuvre de la culture universelle, ainsi que le manque de moyens de préservation, ont laissé tomber en ruines une bonne partie de ces oeuvres du glorieux passé de la région. Mais avec l'évolution de notre société et le développement de l'appréciation du patrimoine culturel et la mise à jour de méthodes scientifiques pour la préservation des chefs-d'oeuvre du passé, les gouvernements d'Afghanistan se sont



Photo E. Gille

penchés dans les années 70 sur ce problème de la sauvegarde du patrimoine.

Avec la fondation de l'UNESCO et ses projets de préservation de l'Héritage commun de l'humanité, des contacts ont été établis pour pouvoir profiter des expériences réalisées dans le domaine de la préservation des vestiges du passé. La négociation avec les bureaux responsables de l'UNESCO, pour faire appel à leurs compétences et à leur assistance, n'a pas été facile, car dans ce domaine l'organisation internationale était très sollicitée. Les ministères intéressés de Kaboul : Education nationale, Culture et Information, ainsi que les Affaires étrangères, après avoir préparé un projet de résolution, ont multiplié les contacts avec les départements culturels des dizaines de pays membres de l'UNESCO. Il a fallu presque deux années de démarches et de campagne pour obtenir, non seulement auprès des pays qui pouvaient contribuer à la subvention de tels projets, mais aussi dans le cadre même du budget du département de la culture de l'UNESCO, les fonds nécessaires aux études techniques et aux préparatifs à la réalisation du projet, sous l'égide des experts de l'organisation.

Une fois ces premières difficultés, simplement administratives, aplanies, nous avons pu obtenir le feu vert du département de la culture pour insérer notre projet dans l'agenda de la Conférence générale de l'UNESCO, qui allait avoir lieu à Nairobi, en octobre-novembre 1976. C'est pour pouvoir mieux défendre le projet de préservation et de rénovation des vestiges du passé de Hérat que le gouvernement de la République d'Afghanistan envoya une importante délégation à Nairobi (Kenya), pour participer à la Conférence générale de l'UNESCO. Celle-ci, dès ses premiers contacts avec les participants des autres pays-membres, leur expliqua non seulement l'état dans lequel se trouvaient les vestiges culturels de Hérat et de sa région, mais aussi l'urgence des dispositions à prendre (les cris d'alarme pour sauver le *Munar-e Djam* ont été entendus de par le monde...)

Par bonheur pour nous, parmi la centaine de délégations contactées, presque toutes se sont montrées très compréhensives, promettant de consulter leurs gouvernements respectifs, avec avis favorable. La réponse positive d'un grand nombre de pays aux orientations politiques différentes, dont l'URSS, ne tarda pas à parvenir à notre délégation.

La direction générale de l'UNESCO de l'époque, qui connaissait l'importance nationale et universelle du patrimoine culturel de la région de Hérat, se montra très favorable, lors de la présentation, le 10 novembre 1976, du projet, qui allait être mis en œuvre pour la restauration des monuments de Hérat. Ainsi, c'est avec une certaine confiance envers les pays membres de l'UNESCO, dont une vingtaine nous avaient fait le plaisir de se porter co-auteurs de notre projet, que notre délégation prit part, le 20 novembre 1976, aux discussions des projets de résolutions (Dr. 208) et (Dr. 209) de la Commission II de la Conférence générale de l'UNESCO à Nairobi. Après l'intervention de notre délégation et le soutien de quelques représentants des autres nations, nos projets de résolutions ont été adoptés par plus de soixante délégations, présentes à la séance, avec un seul vote négatif et une abstention. La séance plénière de la fin de la Conférence générale donna alors son feu vert à l'exécutif de l'UNESCO pour prendre les dispositions nécessaires à la mise en place du projet.

Or aujourd'hui, toute l'oeuvre de restauration qui avait été entamée a été totalement anéantie par les Soviétiques et leurs protégés ! **Les destructions causées à Hérât par les Soviétiques sont autant d'atteintes au patrimoine culturel et artistique universel** ■

** Ancien ambassadeur d'Afghanistan à Paris, Président du CEREDAF.*

L'action de l'UNESCO

BERNARD DUPAIGNE*

Présenté à Jeddah à la conférence des ministres des Affaires étrangères des pays islamiques, le projet de restauration de Hérat fut adopté par la conférence de l'UNESCO à Nairobi (1975-1976). Il est financé par le Development Programme Project AFG/75/022 des Nations unies, sous le titre *"Strengthening Government's Capability for Preservation of Historical Monuments"*. Les études préliminaires avaient été menées en 1974-1975 par l'architecte italien Andrea Bruno, consultant à l'UNESCO.

Les travaux de restauration du château royal, Qala-e Ekhtiyaruddin, commencèrent en octobre 1976, sous le gouvernement du président Daoud, en même temps que des fouilles archéologiques.

En avril 1977, débutèrent les travaux autour des minarets de la *madrasa* Ni'matiye. Les premières fouilles dans l'enceinte de ce monument mirent au jour des éléments importants de la construction, en particulier deux magnifiques piliers de marbre blanc sculpté.

A partir de mars 1978, l'architecte italien Franco Franchini conduisit une campagne d'un an d'inventaire des monuments de Hérat. Mais la répression par les Soviétiques du soulèvement des 15-19 mars 1979, arrêta les travaux des experts étrangers, qui se replièrent à Kaboul jusqu'à la fin de leur contrat, en octobre.

Les travaux reprirent après l'invasion soviétique, sous la direction d'archéologues soviétiques. En juillet 1980, les murailles du château royal étaient reconstruites. Le projet d'y installer musée et galeries d'exposition fut abandonné. Les travaux de reconstruction de l'intérieur de la citadelle se poursuivirent au moins jusqu'en 1983, menés par l'Institut afghan d'archéologie (Massoud Radjaï).

Des travaux ont été entrepris pour financer la restauration du réservoir d'eau souterrain Haouze-e Tchahâr-Suq, édifié sous la dynastie safavide, en 1634, et sa transformation en lieu de vente de l'artisanat traditionnel de Hérat. Le réservoir est situé au cœur de la vieille ville qui a été détruite par les tirs d'artillerie lourde.

L'UNESCO continue de financer des travaux de restauration de Hérat. Des travaux de réparation des porches et du toit du réservoir souterrain de Malik, tout à côté de la forteresse, auraient commencé en 1985. (Sources : Z. Razban, *Preserving Herat's historical monuments. Project with Unesco aid undertaken*, *Kaboul New Times*, 17 juin 1986 ; *Hérât-e Bastân*, revue de la section recherche de l'International Project of Herat Monuments, Academie des sciences, Kaboul).

Les fouilles du périmètre de la *madrasa* Ni'matiye, continuèrent de 1980 à 1982, sous la direction des archéologues soviétiques. Les travaux durent alors s'arrêter sous la pression de la Résistance. En 1987, une garnison soviétique est située à proximité immédiate des minarets et il est impossible de s'en approcher.

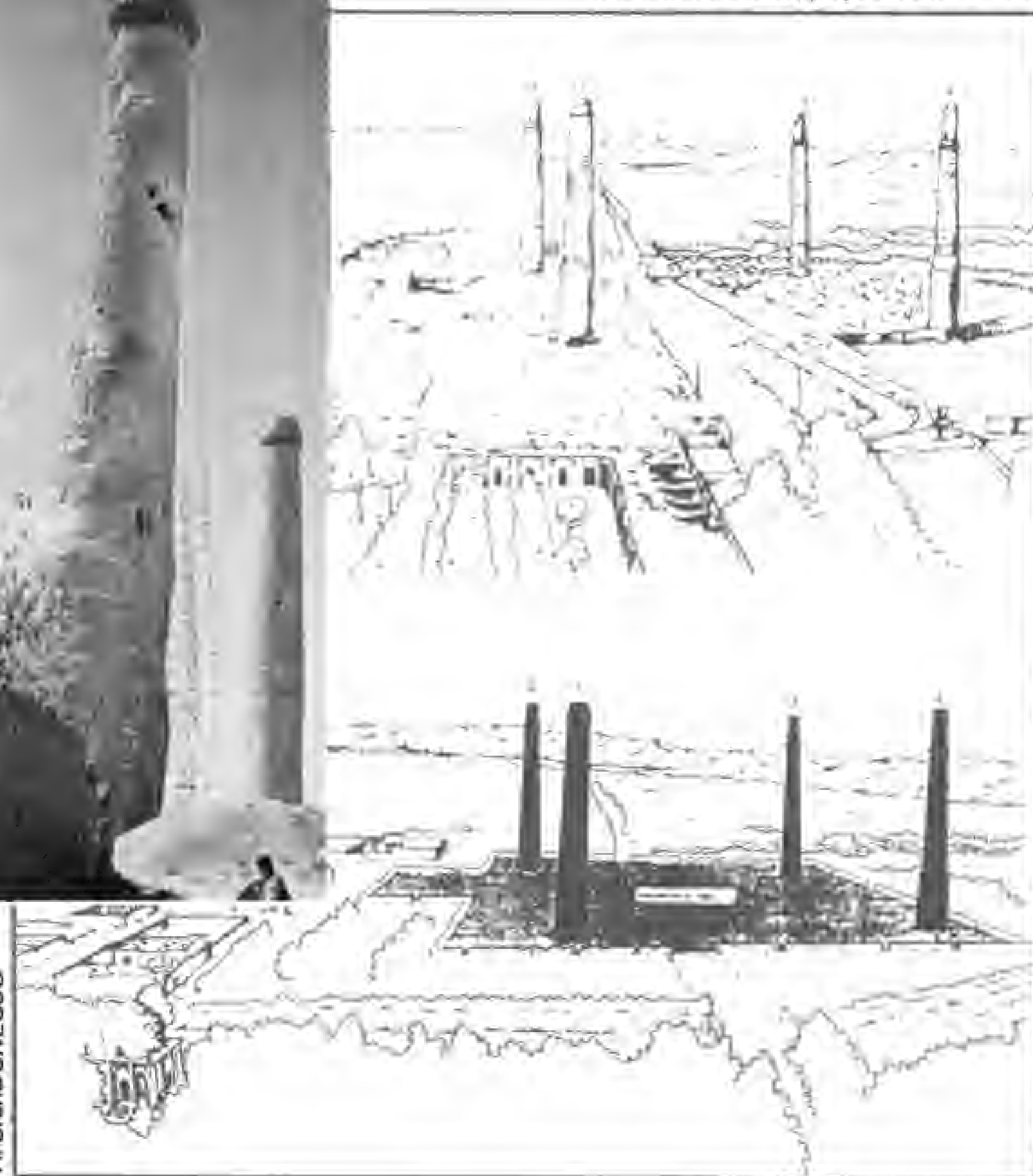
Le mausolée de la reine Gawhar Châd est situé dans un périmètre maintenant entièrement miné.

Il s'agit donc là de projets financés par l'UNESCO, c'est-à-dire par la com-

Percé par des obus (1985)



Zone des Minarets, projet de restauration



Dessins A. Bruno/UNESCO

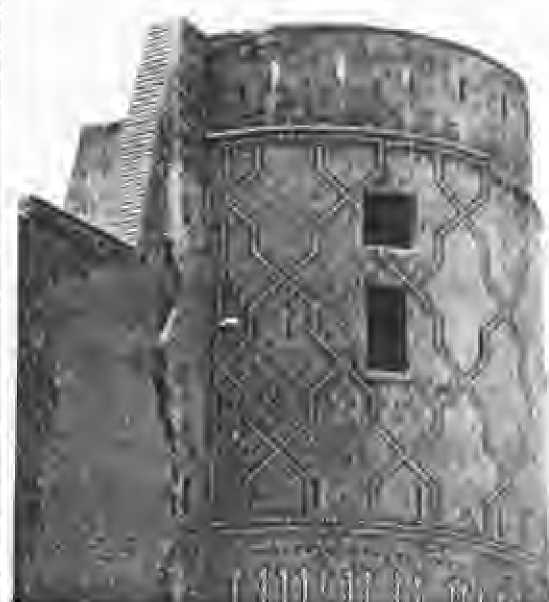
* *Président d'AFRANE, sous-directeur au Musée de l'Homme.*



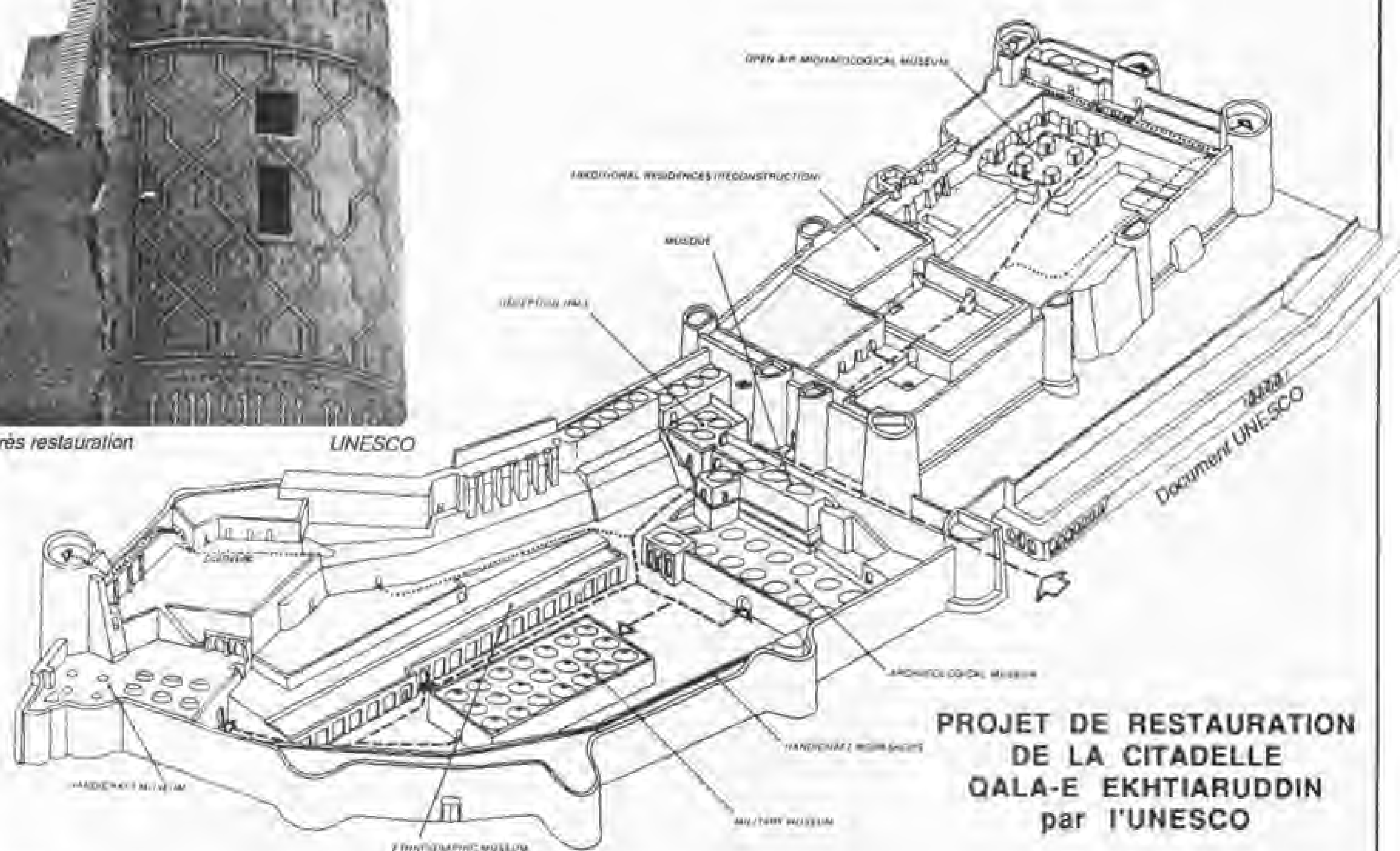
Tour timouride — *Photo E. Gille*



Hérat et la citadelle en 1970 — *Photo J. Burke*



Après restauration — *UNESCO*



Document UNESCO

PROJET DE RESTAURATION DE LA CITADELLE QALA-E EKHTIARUDDIN par l'UNESCO

En 1976 — *Photo M. Puissant*



En 1987 — *Photo G. Farouq*



munauté internationale, qui sont conduits uniquement par le gouvernement afghan et des experts soviétiques, sans aucune possibilité de contrôle d'un pays tiers, de travaux conduits dans une cité d'art aux trois quarts dévastée par les offensives annuelles ou bisannuelles de l'armée soviétique qui tente d'en reprendre régulièrement le contrôle.

L'UNESCO a ainsi continué sans rien dire à financer des travaux dans une ville soumise à des tirs libres de la part des Soviétiques, qui font partie de l'UNESCO et qui sont les maîtres d'œuvre de ce projet de restauration de la ville d'art ! N'aurait-il pas été possible de déclarer zone démilitarisée la ville historique d'Hérat ? Peut-être convient-il encore de le faire. En tout état de cause, l'UNESCO devrait au moins nommer une commission d'enquête pour évaluer sur place le travail fait, voir s'il est possible de le continuer, et se rendre compte des dégâts causés aux monuments par la guerre.

Nous avons demandé et demandons aux représentants du gouvernement français à l'UNESCO d'intervenir en ce sens.■



Conséquence des bombardements (1985)

Extrait du rapport Ermacora 1986

44. Le rapporteur spécial a été informé que le minaret de Hérat, la mosquée de Tchecht et la Grande mosquée Djami de Hérat avaient été détruits. Ces monuments sont concernés par la Convention pour la protection du patrimoine culturel en période de conflits armés, du 14 mai 1954. En réponse à sa lettre à l'UNESCO demandant des informations complémentaires, le rapporteur spécial a reçu le 24 février 1986 la réponse suivante :

«Prenant part à la campagne internationale de sauvegarde des monuments de Hérat, et à la demande des autorités nationales, l'UNESCO a envoyé un expert, le professeur Andréa Bruno, d'Italie, en mission en Afghanistan du 23 décembre 1985 au 6 janvier 1986. L'objet de la mission était d'établir un plan d'action.

Le professeur Bruno se rendit seulement à Kaboul, où il eut des entretiens techniques avec les autorités compétentes chargées de la préservation des monuments. Compte tenu des instructions du coordinateur de la sécurité des Nations Unies à New-York, aucune visite à Hérat n'a été planifiée et les autorités de Kaboul n'ont pas proposé une telle visite. En conséquence, le professeur Bruno a été dans l'impossibilité d'obtenir une quelconque information sur le terrain concernant les monuments mentionnés dans votre lettre précédemment citée.»

(Commission des Droits de l'Homme des Nations Unies, 31 Octobre 1986)

Extrait du rapport Ermacora 1987

105. Durant sa visite à Hérat, le rapporteur spécial était à même de se rendre compte par lui même des dommages causés à la Grande Mosquée Djami qu'il évoque dans son dernier rapport à l'assemblée générale (A/41/778, para. 79), attribués par les autorités afghanes aux mouvements d'opposition. Cependant, il n'a aucun renseignement concret en ce qui concerne les responsables des dommages. Il ne lui a pas été permis de visiter la vieille ville de Hérat, qui, selon les informations qu'on lui a données, a subit d'importants dégats.

(Commission des Droits de l'Homme des Nations Unies, 27 octobre 1987)

Question écrite du 21 juillet 1987 par Georges MESMIN, député-maire du XVIème arrondissement à M. le ministre des Affaires étrangères

«M. Georges Mesmin attire l'attention de M. le Ministre des Affaires étrangères sur le point 44 de l'annexe du rapport du Professeur Félix Ermacora à l'ONU, diffusée en novembre 1986 sous forme de «note verbale», qui concerne les destructions imposées par l'armée soviétique à la ville d'Hérat, à l'ouest de l'Afghanistan.

Les monuments historiques qui auraient été détruits, le minaret d'Hérat, la mosquée de Tchecht et la Grande Mosquée du Vendredi, relèvent des dispositions de la Convention du 14 mai 1954 relative à la Protection des Biens Culturels en cas de Conflits Armés.

L'UNESCO, saisie de ce dossier par le rapporteur spécial de l'ONU, a répondu en faisant état de la mission en Afghanistan du 23/12/85 au 06/01/86 d'un consultant, le professeur italien Andréa Bruno. Or, le professeur Bruno n'a visité que Kaboul car, «selon les instructions du coordinateur pour les Affaires de sécurité des Nations Unies à New-York, la visite de la région d'Hérat n'était pas prévue et les autorités de Kaboul n'ont pas proposé ce voyage».

En conséquence de quoi, le professeur Bruno, empêché par le régime de Kaboul et par les Nations Unies, n'a pu obtenir aucune information de terrain concernant les monuments mentionnés.

Aussi, il lui demande, alors que la France, membre de l'ONU, finance les programmes de l'UNESCO (dont celui concernant la sauvegarde d'Hérat), de lui communiquer la position du gouvernement face à ces faits et à l'attitude de ces deux organisations internationales, dont l'absence d'intérêt pour des monuments qu'elles ont pour mission de protéger est vraiment stupéfiante».

A notre connaissance, cette question écrite n'a jamais reçu de réponse.

Détail d'un minaret   Photo M.R. Nicot



HAUT-LIEU DE LA RESISTANCE



Photo [illegible]

Eléments de chronologie depuis 1979

- **Mars 1979 :** soulèvement général à Hérat, entraînant l'envoi de l'aviation soviétique depuis le territoire soviétique. Bilan : plusieurs milliers de morts.
- **9 juin 1980 :** 120 soldats soviétiques tués et 200 blessés. Bombardements du village de Maldan : 20 civils blessés ou tués. 60 soldats soviétiques tués à proximité du village de Toutag. *(AFP).*
- **12 juin 1980 :** La loi martiale est imposée par les Soviétiques dans les villes de Kandahar et Hérat, suite à une grève générale de 24 heures la semaine précédente.
- **2 juillet 1980 :** La Résistance élimine le chef de la police pour la province de Hérat, ainsi que cinq de ses principaux collaborateurs.
- **Août 1980 :** Des combats de rue ont lieu jour et nuit, pendant trois semaines, entre les résistants et les forces soviéto-afghanes. Les résistants réussissent à prendre le contrôle de certains quartiers. D'autres forces soviétiques encerclent la ville. *(Times).*
- **24 août 1980 :** 271 personnes sont arrêtées dans la province de Hérat. *(AFP).*
- **Novembre 1980 :** Les villes de Hérat et de Kandahar font l'objet d'un pilonnage intense de la part de l'artillerie et de l'aviation soviétique depuis la première semaine de novembre. Les bombardements font suite à l'agitation insurrectionnelle, qui s'y est développée depuis octobre. *(La Croix).*
- **30 novembre 1981 :** De source iranienne, 70 soldats soviétiques ont été récemment tués à Kuchk, province de Hérat, au cours d'un violent affrontement avec la Résistance.
- **Février 1982 :** Une semaine après un attentat à la bombe contre la résidence du gouverneur de Hérat, l'armée soviétique encercle la ville et fouille les maisons.
- **Avril - mai 1983 :** Une violente offensive accompagnée de bombardements massifs est menée par les troupes soviétiques, entraîne de 1 500 à 3 000 morts et occasionne la destruction de près de 50 % de la ville de Hérat. Exode importante vers l'Iran. Les Soviétiques envoient une division de 5 000 hommes pour renforcer la garnison de Hérat.
- **20 mai 1983 :** Le gouvernement américain annonce «qu'il ne saurait tolérer en silence, les massacres» occasionnés par les bombardements soviétiques à Hérat, et demande que les Soviétiques arrêtent les bombardements «d'une rare intensité».
- **Juin 1983 :** selon des sources diplomatiques, la Résistance attaque les pistes entre Hérat et Mazar-e Charif, les rendant impraticables. *(AFP).*
- **17 août 1983 :** A une dizaine de kilomètres de Hérat, des factions khalqi et partchami (les deux tendances rivales du parti communiste afghan) s'affrontent entraînant la mort de plus de cent d'entre eux.
- **Octobre 1983 :** Les diplomates occidentaux rapportent qu'un général soviétique a été tué près de Hérat et que la Résistance aurait repris le contrôle de la ville qu'elle avait dû évacuer fin-avril. Des opérations de nettoyage sont menées par les forces soviéto-afghanes afin de déloger les résistants qui ont repris position dans et autour de la ville. *(AFP).*
- **Novembre 1983 :** La route de l'aéroport de Hérat passe sous le contrôle de la Résistance.
- **18 janvier 1984 :** La Résistance attaque le poste-frontière soviéto-afghan de Torghundi au nord de la ville de Hérat : une cinquantaine de victimes gouvernementales.
- **Mai - juin 1984 :** violente offensive soviétique accompagnée de bombardements massifs par des avions venus d'Union Soviétique. Plusieurs milliers de réfugiés arrivent en Iran. La Résistance doit se replier.
- **Septembre 1984 :** Selon un journaliste qui a séjourné dix mois dans la région, Hérat et les villages avoisinants sont détruits à 50 %. La base aérienne de Chindand, bénéficie d'un impressionnant dispositif de sécurité.
- **22 janvier 1985 :** Assassinat de Cher [illegible] Chongar, rallié début 1981 au régime.
- **30 avril 1985 :** Les résistants attaquent la base soviétique de Tchup Kul, située à 56 kilomètres au nord-ouest de Hérat et font sauter le dépôt de munitions. En représaille, l'aviation soviétique bombarde les villages alentour.
- **25 octobre 1985 :** La mosquée du vendredi de Hérat est touchée par un tir attribué à la Résistance.
- **Novembre 1985 :** La Résistance annonce avoir tué 250 soldats des forces soviéto-afghanes au cours d'un assaut contre les positions gouvernementales à Chamb, à l'ouest de Hérat qui connaît d'importants combats entre le 23 octobre et le 16 novembre. *(AFP).*
- **17-23 janvier 1986 :** Dans la province de Hérat, la Résistance a subi de lourdes pertes lors de bombardements de l'aviation soviétique. L'armée soviéto-afghane cause plus de 120 morts et 60 blessés lors de l'attaque d'un QG de la Résistance.
- **11 février 1986 :** La Résistance abat six avions et tue 90 soldats communistes lors d'attaques de postes autour de Hérat.
- **Février 1986 :** Une importante offensive soviétique entraîne la mort de 200 civils dans la province de Hérat. Les résistants font prisonniers 170 soldats gouvernementaux lors de l'offensive de janvier 1986. Un responsable de haut rang de l'armée gouvernementale fait défection et rejoint le commandant Ismaël Khan. *(AFP).*
- **Juin 1986 :** La Résistance attaque la ceinture de postes gouvernementaux encerclant Hérat et prend position dans plusieurs quartiers de la ville. *(AFP).*
- **28 juillet 1986 :** Visite de M. Nadjibullah à Hérat.
- **[illegible]re 1986 :** Radio Kaboul annonce que le responsable du parti pour la ville de Hérat a été tué par une mine posée par la Résistance.
- **8 juillet 1987 :** Mort du commandant Safiullah Afzali, dans un [illegible] en Iran près de la frontière afghane.
- **Juillet 1987 :** Le commandant Ismaël organise dans la province de Ghor une réunion de 1200 commandants du sud de l'Afghanistan.
- **23 septembre 1987 :** Arbab Ghani Timouri de Kuchk, commandant d'une milice gouvernementale, se rend aux modjaheddin avec ses hommes.
- **Février 1988 :** Les modjaheddin s'emparent du poste de Katala, près d'Islam Qala à la frontière iranienne.
- **22 mai 1988 :** explosion d'un important dépôt de munitions à Hérat.
- **20 septembre 1988 :** Ismaël Khan et une équipe d'AFRANE échappent à un attentat.

(établi à partir de la documentation du CEREDAF)

chronologie

- **800 av JC :** Des tribus iraniennes Hairava poussées par les Assyriens s'installent dans l'oasis de Hérat. Les anciens historiens grecs y placent une ville appelée Artacoana.
- **330 av JC :** Alexandre le Grand fonde une nouvelle ville, «Alexandrie d'Aria», à l'est de l'ancienne Hérat.
- **150 av JC :** Occupation de Hérat par les Parthes.
- **565 ap JC :** Les Hephtalites gouvernent à Hérat
- **667 :** Les Arabes s'installent au Khorassan.
- **867 :** Les Saffarides de Kandahar prennent la ville.
- **872 :** Les Samanides de Transoxiane les remplacent.
- **1006 :** Mahmoud de Ghazni règne sur le Khorassan.
- **1006 :** Naissance de Khwadja Abdullah Ansari à Hérat (il y meurt en 1088).
- **1040 :** Les Seldjoukes battent les Ghaznevides dans le Khorassan. Destruction de la forteresse de Hérat.
- **1150 :** Naissance de Fakhruddin-e Ghazi, théologien, à Hérat.
- **1157 :** Fin du règne Seldjoukide.
- **1175 :** Début du règne Ghoride sur Hérat : prise de la ville par Sultan Ghiyasuddin-e Ghori.
- **1200 :** Reconstruction de la mosquée Masdjed-e Djame.
- **1203 :** Mort de Sultan Ghiyasuddin-e Ghori.
- **1206 :** Hérat fait partie de l'empire du Khwarizm dont la capitale est Merv.
- **1221 :** Destruction de la ville par Gengis Khân.
- **1245 :** Les Karts, une dynastie vassale des Mongols, règnent sur Hérat
- **1305 :** La citadelle Qala-e Ekhtyâr Uddin est reconstruite par Fakhruddin Kart.
- **1375 :** Confection du chaudron de bronze de la mosquée Masdjed-e Djame.
- **1381 :** Timur Lang (en français Tamerlan), émir de Transoxiane (Samarkand), détruit Hérat.
- **1391 :** Chah Rokh, fils de Timur Lang, devient gouverneur de Hérat et reconstruit la ville.
- **1405 :** Chah Rokh succède à son père. Hérat devient la capitale de l'empire timouride : début de la renaissance culturelle.
- **1414 :** Naissance du poète Djâmi à Hérat.
- **1417 :** Débuts des travaux du complexe Musalla/Madrassa de la reine Gawhar Châd, épouse de Chah Rokh.
- **1428 :** Chah Rokh fait restaurer le lieu saint de Gozargâh.
- **1447 :** Mort de Chah Rokh. Son épouse Gawhar lui succède.
- **1450 :** Naissance du miniaturiste hérati Behzâd.
- **1457 :** Mort de la reine Gawhar Châd alors âgée de 80 ans.
- **1468 :** Sultan Hoseyn-e Bayqara devient sultan d'Hérat pour 38 ans : c'est l'âge d'or de la période timouride.
- **1507 :** L'ouzbek Chaïbani Khân s'empare de Hérat : fin de l'Empire timouride.
- **1510 :** Prise de Hérat par l'empereur iranien Ismaël : début de la période safavide. Déclin de la ville.
- **1716 :** Indépendance à l'égard des Safavides due à une tribu afghane, les Abdalis, qui prennent le contrôle de la ville.
- **1729 :** Hérat est reprise par les Safavides.
- **1747 :** Ahmad Chah Durani fonde un empire afghan et s'installe à Kandahar.
- **1749 :** Ahmad Chah Durani reprend Hérat aux Perses. La ville conserve une certaine indépendance constamment menacée.
- **1857 :** Traité de Paris : les Perses doivent se retirer de la ville qu'ils ont occupée en 1856.
- **1863 :** Dost Mohammad, émir de Kaboul, après dix mois de siège, rattache Hérat au royaume et meurt peu après. Il est enterré à Hérat.
- **1885 :** Suite à des menaces russes, l'émir Abdur Rahman fait appel aux Britaniques qui détruisent en partie les monuments de la période timouride pour des raisons militaires.
- **1976 :** Hérat est considéré par l'UNESCO comme faisant partie du patrimoine de l'humanité.
- **1979 :** En mars : soulèvement de Hérat contre le régime communiste ; intervention des Soviétiques occasionnant de nombreuses pertes parmi la population. Les monuments subissent de premiers dégats.
- **1979 :** Décembre : invasion de l'Afghanistan par les Soviétiques.



Hérat

Grand centre de l'Ouest afghan, Hérat est situé dans une riche plaine de verdure et de terres cultivées, irriguées par les eaux d'un réseau formé par le fleuve Hari-Rud, ses affluents et des canaux. A une altitude de 950 m, au pied des contreforts méridionaux de la chaîne montagneuse du Parapamisus, Hérat a, de tous temps, tiré bénéfice de sa position géographique aux portes de l'Iran et des richesses de son agriculture. Blé, coton de bonne qualité et fruits y sont principalement cultivés.

Hérat comptait avant la guerre environ 160 000 habitants (1). Bien que proche de l'Iran, la cité est composée essentiellement de sunnites, les chiites ne constituant qu'une minorité. L'ethnie dominante est tadjik.

Troisième ville d'Afghanistan, Hérat est aussi la capitale de la province du même nom, bordée à l'ouest par l'Iran et au nord par l'URSS. Située entre 600 et 1800 m d'altitude, la province connaît des étés chauds et secs avec un vent pénible dit des cent vingt jours et des hivers plutôt doux accompagnés de neige (températures moyennes à Hérat : janvier : 2°, juillet : 30°).

L'influence de la cité historique s'étend largement sur tout l'ouest du pays, bien que, éloignée de la capitale (1066 km de Kaboul via Kandahar), Hérat voit son développement délaissé par le gouvernement central. A noter cependant des travaux d'aménagement hydrauliques effectués dans la plaine. La culture du coton a nécessité des unités d'égrenage. Une cimenterie est aussi présente.

Une université, au moins nominale, vient d'y être créée en 1988.

Hérat est une ville de grande culture où persistait, avant les événements, un artisanat de qualité (tapis, soie, verre soufflé entre autres).

(1) Du fait des événements de ces dernières années, le chiffre de sa population a probablement sérieusement baissé.



Naissance de la Résistance hérati

OLIVIER ROY *



Devant la Grande Mosquée, juillet 1980 *Photo B. Dupaigne*

Hérat a été la première ville d'Afghanistan à se soulever massivement contre le régime communiste, avant l'invasion soviétique. Le soulèvement avait été préparé par des militants du parti Djamiat-e-Islami en coordination avec des officiers de l'armée. Il était d'autant plus prévisible que le parti communiste avait une implantation encore plus faible à Hérat qu'à Kaboul (1).

Le 16 mars 1979 (2), les campagnes autour de Hérat se soulèvent ; les paysans se dirigent ensuite vers la ville. La population urbaine descend alors dans les rues. Les bâtiments officiels sont attaqués et un certain nombre de conseillers soviétiques, déjà à l'œuvre, sont tués (3). L'armée est appelée pour rétablir l'ordre. Mais de jeunes officiers sont en contact avec les insurgés. Sous leur direction, l'essentiel des troupes se mutinent et la ville est prise. Les deux dirigeants du soulèvement (les commandants Ismaël Khan et Allauddin) sont aujourd'hui encore à la tête des modjaheddin de la province.

Les insurgés pensent que le même scénario se déroule dans tout l'Afghanistan. Ils tiennent la ville en guettant les nouvelles. Au bout de quelques jours, on annonce l'arrivée d'une colonne blindée, venue de Kandahar, drapeau vert en tête. On croit qu'il s'agit de troupes mutinées et on les laisse approcher de la ville. Mais ce sont des troupes restées fidèles au régime communiste. Juste avant qu'elles n'attaquent, les abords de la ville sont bombardés par l'aviation soviétique venue d'URSS : c'est la première intervention directe des troupes soviétiques en Afghanistan, avant l'invasion "officielle".

Attaqués par air et par terre, et dépourvus d'armes lourdes, les insurgés doivent abandonner la ville et se réfugier dans les montagnes, d'où ils redescendront un an plus tard, lorsque l'invasion soviétique aura fait basculer dans la Résistance d'autres unités de l'armée. Contrairement à ce que la presse pro-soviétique a écrit alors, les Iraniens n'ont joué aucun rôle dans cette insurrection ; les militants politiques revenus d'Iran n'agissaient pas sur ordre de Téhéran (ils étaient d'ailleurs sunnites). La preuve de la neutralité de l'Iran durant cette période est que le consulat iranien de Hérat ne sera pas fermé par le régime de Kaboul, une fois le centre-ville reconquis sur les résistants.

Hérat affiche alors ses premières blessures : les quartiers près de la porte de Kandahar, au sud, sont durement touchés. Des milliers de personnes (les chiffres vont de 5 000 à 25 000) ont été tuées dans les bombardements faits à l'aveuglette. Ce n'est que le prologue à neuf années de destructions. ■

---

* *Chercheur au C.N.R.S.*

(1) Pour plus de détails sur l'insurrection de Hérat et sur les origines de la Résistance dans la région, on pourra se reporter avec profit à *l'Afghanistan, Islam et modernité politique*, par O. Roy (Seuil).

(2) Le soulèvement est connu en Afghanistan sous le nom de soulèvement du 24 hout, qui correspond au 15 mars (NDLR).

(3) Des témoins dignes de foi affirment avoir vu peu après à l'aéroport de Kaboul cent soixante-dix cercueils contenant les restes des Soviétiques tués à Hérat, en attente d'être envoyés en URSS (NDLR).

Un témoignage sur le soulèvement

M. SELDJOUKI *

Les chefs religieux, au cours des prières du vendredi et des jours de fête, avaient commencé à informer le peuple de la réalité, et à l'inviter à se lever contre l'injustice régnant dans le pays. Deux évènements jouèrent un rôle essentiel. Le premier se passa dans le village de Salimi, à quinze kilomètres au sud-est de Hérat. Les communistes essayèrent de corrompre les jeunes lycéens et lycéennes en les encourageant à collaborer avec le gouvernement et ses services secrets. Aussi les parents devinrent-ils réticents à envoyer les adolescents au lycée. Pourtant, le peuple de Hérat a toujours attaché une importance primordiale à l'éducation et la culture, et n'a jamais cessé d'investir, en argent et en efforts, pour l'édification de bâtiments destinés à l'éducation des garçons et des filles. Il n'y avait pas un village à Hérat où ne se trouvaient de tels établissements. Le directeur des cours d'aphabétisation pour adultes du village de Salimi menaça de mort les habitants s'ils n'envoyaient plus leurs enfants et leur femme aux cours ; ceux qui résistèrent furent fusillés.

Le deuxième fut provoqué par la réforme agraire. Le partage juste des terres fut toujours le désir suprême dans notre société. Pourtant les khalqis et les partchamis se sont occupés de cette tâche de façon inefficace. Ils ont mis à la disposition des paysans de petites parcelles de terre, difficilement exploitables, sans leur fournir les moyens de les cultiver. En fait, ils voulaient manipuler les paysans en les armant contre le reste de la population. A Ghorián près de Hérat, un certain nombre de gens rendirent les titres de propriété au gouverneur, en signe de protestation. Le gouverneur enterra neuf d'entre eux vivants, devant les yeux horrifiés du public. C'est à la suite de cela que le martyr Bahuddin Wâhed lança un appel à la révolte armée, au cours de la prière du vendredi à la grande mosquée Djoma de Hérat.

Au début de mars 1979, les gens se réunirent secrètement pour édifier les bases d'une révolte, attendue pour le



Juillet 1980 — *Photo B. Dupaigne*

10 mars (1). Au matin du 10 mars, après la prière, des groupes, armés de bouts de bois et de haches et revêtus de linceuls pour signifier qu'ils étaient prêts au martyr, sont descendus dans la ville. Parmi eux, une vingtaine seulement étaient armés de fusils qui leur étaient restés en héritage des guerres anglo-afghanes ! Cette "caravane de lumière" se dirigea vers la ville à partir des villages environnants d'où d'autres villageois la rallièrent. Dans cette marche grandiose, des brancards destinés à recueillir les blessés et à les transporter aux points de secours • suivaient les modjaheddin. Dans le quartier de Tépolak, les chars du gouvernement communiste tiraient sur un passage étroit que les manifestants devaient emprunter. Mais les gens n'avaient pas peur de mourir, et ils marchaient encore, et en avant, sur les cadavres ensanglantés. Ils grimpèrent sur les chars et en firent sortir les soldats pour faire justice. Un des hommes, d'âge moyen, commit l'acte héroïque de s'avancer pour obturer le canon d'un tank avec son bras enveloppé de chiffons, espérant le réduire au silence. Le tank tira, l'homme fut propulsé. D'autres, qui s'étaient enveloppés de draps pour éviter les brûlures, essayèrent de grimper sur des tanks pour dévier la direction de tir du canon. Un jeune garçon, la main arrachée, regagna calmement les rangs des combattants. Pour la première fois depuis l'installation du régime communiste, le nom de Dieu jaillit, alors que dans les meetings communistes on n'entendait que des slogans athées. Le drapeau vert fut hissé, en contraste avec le drapeau rouge du régime. Je ne dois pas omettre de rappeler que pendant cette journée sacrée, nos femmes et nos filles nous ont assistés en portant les munitions et en soignant les blessés. Les modjaheddin montaient des barricades afin de paralyser la circulation des tanks pendant que, à partir de l'extérieur des villes, la caravane des modjaheddin, appelée par les Hératis caravane de lumière, propageait son action même jusqu'à Kandahar, pour attaquer les communistes. A Poysar, les tanks tirèrent sur la population, mais des jeunes gens se dirigèrent quand même vers eux, montant dessus, et mettant de la boue sur les hublots. Une dame qui était en train de soigner un jeune blessé et à qui on vint apprendre que son propre fils était mourant, et qu'il fallait qu'elle vienne l'embrasser une dernière fois, répondit : "Celui-ci est mon fils aussi. Je ne peux pas le laisser. Va toi-même embrasser le mien une dernière fois."

La nuit tombée, les gens regagnèrent leur maison en petits groupes ; le sang coulait dans les rues. Le lendemain, l'aviation soviétique, venant de Tachkent, bombarda sauvagement la ville de Hérat, détruisant des maisons et massacrant de nombreux habitants.

L'unité numéro 17 de l'armée afghane se rallia aux modjaheddin et mit à leur disposition ses armes antiaériennes. Jours inoubliables ! Le désir de liberté jaillissait contre l'ennemi détesté ; d'autres militaires se ralliaient aux modjaheddin. C'est alors que les Russes déguisèrent des tanks avec le drapeau vert, afin qu'ils puissent franchir les barricades. Une fois dans la ville, ces tanks ouvrirent le feu sur la population. Ce fut un massacre. Vingt-cinq mille personnes périrent. Beaucoup de gens se réfugièrent en Iran ; depuis ce temps la guerre n'a jamais cessé à Hérat.

La population civile a toujours aidé les modjaheddin. Neuf ans se sont écoulés, et heureusement nous voyons les résultats de notre résistance. Aujourd'hui l'ennemi avoue son erreur et parle d'évacuer l'Afghanistan. Voilà les effets d'une guerre alimentée par le courage, par la foi ; une guerre qui doit interpeller la population du monde. Oui, Dieu est le défenseur de la justice, et la fait toujours triompher de l'injustice. ■

* *Membre du Conseil Culturel de la Résistance Afghane, Islamabad, Pakistan.*

(1) On doit sans doute lire : le 15 mars.

Réflexions sur une situation singulière

OLIVIER ROY *

Le soulèvement de la ville de Hérat présente des caractéristiques très particulières par rapport au reste des soulèvements que l'Afghanistan a connus, et ces caractéristiques se font toujours sentir à l'heure actuelle. La révolte de Hérat, en mars 1979, a été la première révolte en Afghanistan où une ville entière s'est soulevée, et elle a été la seule révolte urbaine qui a réussi, c'est-à-dire où la Résistance a pu, pendant un temps, s'emparer de la totalité de la ville. Kaboul a connu des révoltes, des manifestations et des mutineries, mais elles n'étaient pas coordonnées. A Hérat au contraire, on a, dès le mois de mars 1979, une coordination de trois éléments : une révolte paysanne, une révolte urbaine et une mutinerie de l'armée. L'autre caractéristique du soulèvement à Hérat, c'est que la Résistance s'est d'emblée donné des formes politiques qui durent jusqu'à l'heure actuelle. C'est-à-dire que la Résistance a d'emblée administré un territoire important débordant largement la province de Hérat - dès le début Ismaël Khân avait des gens dans la province de Farâh, dans la province de Badghis et dans la province de Ghor. C'est une différence avec les autres fronts de la Résistance qui, en général, ont commencé par un noyau qui s'est progressivement étendu sur des zones plus vastes.

Un certain sens de l'Etat

Si l'on a à Hérat une Résistance beaucoup plus homogène et étendue qu'ailleurs, ce n'est pas tellement que la région de Hérat soit homogène du point de vue ethnique. Certes, il y a une large majorité de persanophones, mais on trouve également à Hérat des Pachtouns, des Baloutches, des Turkmènes ; la population est très majoritairement sunnite, mais on trouve des chiites. Le soulèvement a commencé au village de Salimi... C'est un village pachtoun, principalement de la tribu Sarzaï. Ainsi le soulèvement n'a pas commencé dans la majorité ethnique de la province. On ne peut donc pas dire que la révolte de Hérat est une révolte des Tadjiks contre les Pachtouns. Ce qui unifie la population, ce n'est pas une homogénéité ethnique ou religieuse. Alors qu'est ce qui fait leur sentiment d'identité ?

Je dirai que la région de Hérat est une région où on a un certain sens de l'Etat. Hérat a été longtemps inclus dans de grands empires politiques, comme l'empire des Safavides, et il a une tradition de service de l'Etat. Les Hératis ont fourni souvent des administrateurs, des gens de cour... Pas des souverains d'ailleurs, pas des conquérants, mais plutôt des gens de la fonction publique. D'autre part, la diversité ethnique de Hérat est récente : les Pachtouns sont pour la plupart arrivés au cours du dernier siècle. Les gens n'ont pas eu le temps de cultiver un esprit de clocher, d'autant que c'est une région plate, ne présentant pas la segmentation géographique qu'on trouve dans le reste de l'Afghanistan, qui solidifie, un petit peu, le sentiment d'appartenance à une communauté strictement locale. Ensuite, le leadership de la Résistance a été d'emblée un leadership politique, et non pas local. C'est le parti Djamiat-e-Islami qui, d'emblée, a assuré la direction et l'encadrement de la Résistance. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu des soulèvements locaux et des leaders locaux en réalité, dans la province de Hérat, il y a eu deux types de soulèvement qui ont eu lieu en même temps. Le premier, que l'on a trouvé dans tout l'Afghanistan, c'est le soulèvement du village de Salimi qui, effectivement, était historiquement le premier village à prendre les armes dans la province. C'est un soulèvement purement local : les gens se soulèvent quand l'administration communiste en fait trop, quand elle a fait quelque chose de trop. A Salimi, c'est sur la question de l'alphabétisation forcée et violente des

Photo Djamiat-e Islami - 1985



* Chercheur au C.N.R.S.



A l'approche de Hérat — *Photo Roussel/Babeanu*

vieux et des filles que la population s'est soulevée. C'est un schéma que l'on retrouve dans tout l'Afghanistan. Les gens se soulèvent, tuent le chef de la délégation communiste et, en général, à ce moment-là, une partie des soldats posent leurs armes et abandonnent tout de suite le combat ; et puis, quelques jours après, l'armée vient avec des troupes sûres et réprime le soulèvement local ; les leaders du soulèvement s'enfuient dans la montagne, et commencent une guérilla. Ces gens qui se sont soulevés en février 79 n'étaient pas des militants politiques, ils n'avaient pas leur carte, ils n'avaient pas de contacts. Mais, pendant que ces petits soulèvements locaux se produisaient dans toute la province, une organisation clandestine se mettait en place. Cette organisation était surtout fondée sur le parti Djamiat et se composait d'officiers de la 17e division, de jeunes intellectuels qui très souvent étaient déjà dans la clandestinité parce qu'ils étaient connus, repérés comme militants politiques (beaucoup d'entre eux étaient partis en Iran), et enfin de gens du clergé, d'oulémas essentiellement liés au réseau de la grande mosquée, de l'école théologique d'Etat, et dont beaucoup étaient membres, mais pas dirigeants, de confréries soufies. C'est un petit peu, si vous voulez, ce mélange de jeunes intellectuels, d'oulémas et d'officiers qui a donné à la Résistance afghane de Hérat, tout de suite, sa force et sa cohésion. Il y a peu d'endroits en Afghanistan où ces trois milieux étaient sous une même direction politique. Quand on fait une enquête sur Hérat on a évidemment des échos variés. Le paysan interrogé dans un village se rappelera d'un soulèvement spontané, le militant politique interrogé à Hérat, lui, expliquera que tout cela était organisé et planifié. Il n'y a pas contradiction. Les paysans se sont soulevés, soit, comme à Salimi, parce qu'un beau jour la coupe a débordé, soit parce que les mollahs ont fait un prêche ; et en général les mollahs n'ont pas fait un prêche de leur propre initiative, mais il y a eu des instructions de la hiérarchie religieuse. Donc il n'y a pas du tout contradiction entre le côté organisé du soulèvement et ce côté spontané qui est typiquement la caractéristique de tous les soulèvements en Afghanistan.

Après l'invasion soviétique en décembre 1979, il y a eu une deuxième vague de soulèvements. Par exemple, dans l'armée, des unités qui n'étaient pas pénétrées par des cadres politiques de la Résistance, mais qui avaient des officiers tout simplement nationalistes ont, à ce moment-là, rejoint la Résistance. On peut dire que, depuis lors, c'est-à-dire depuis février 1980, la carte politico-militaire de tout l'ouest de l'Afghanistan n'a guère changé. Evidemment, pour ce qui est des destructions, chaque année a amené un niveau de destruction supérieur. Mais... j'y étais en 82, et quand je compare avec ceux qui ont fait le voyage en 87, je constate que la situation est à peu près la même ; les gouvernementaux tiennent le centre de la ville de Hérat, quelques petits postes isolés, les Soviétiques tiennent l'aéroport, une base en dehors de l'aéroport, la division gouvernementale tient l'endroit qui est autour du tombeau d'Ansâri ; et puis tout le reste est aux mains de la Résistance. En revanche, il y a des villages que j'avais connus en 82, vivants, avec un marché, etc. Sur les photos qu'on a ramenées en 87 ces villages ont disparu. Mais l'administration politique mise en place par la Résistance dès 1980 est toujours à l'œuvre.

D'autres facteurs expliquent cette force politique de la Résistance et cette capacité d'administration : Hérat est une région où il y a toujours eu un fort taux d'alphabétisation. Beaucoup de gens savent lire, écrire, sont éduqués. Il n'y a pas l'opposition ville - campagne qu'on trouve en d'autres endroits de l'Afghanistan. Dans l'espèce d'immense oasis urbaine qui entoure Hérat, les gens qui habitent les petits bourgs se vivent comme des gens de la ville, par leur culture et par leurs références. Cela a donné une force à la Résistance.

Le rôle de l'Iran

Le fait d'être voisin avec l'Iran a joué un rôle tantôt négatif tantôt positif. Positif en ce sens que la frontière est très poreuse, donc les résistants peuvent à tout moment se réfugier en Iran où ils ont leurs organisations politiques : il y a les bureaux du Djamiat à Mechhed, à Téhéran ; et malgré quelques petites tracasseries de type policier qu'on rencontre dans tout pays, la Résistance est libre de s'organiser politiquement. Il y avait une minorité chiite à Hérat, l'Iran a voulu se réserver le parrainage politique de ce groupe de chiites qui ont donc adhéré au hezbollah iranien ; les relations n'ont jamais été très conflictuelles entre ce groupe de hezbollahs et le reste de la Résistance afghane ; les Iraniens n'ont jamais réussi, ni à faire rentrer l'organisation politique Djamiat-e-Islami sous contrôle iranien, ni à susciter une autre organisation politique susceptible de concurrencer réellement le Djamiat-e-Islami dans la région de Hérat. Donc, finalement, les Iraniens traitent avec le Djamiat-e-Islami, non pas certes sur un pied d'égalité, mais comme une force qu'on ne peut pas contourner. Et finalement, je dirai qu'ils négocient quasiment comme si c'était l'Etat légal pour l'ouest de l'Afghanistan. Les Iraniens ont maintenu un consulat en zone tenue par le gouvernement, à Hérat, jusqu'en 1984 ; mais ils l'ont fermé depuis. Il ne s'agit certes point là de la seule région d'Afghanistan administrée par la Résistance, mais c'est le seul endroit d'Afghanistan où on a eu dès la première année de la guerre une contre-administration et un contre-Etat de la Résistance, même si maintenant d'autres régions d'Afghanistan peuvent se réclamer de cette capacité d'organisation.

En revanche, Hérat n'a jamais connu la puissance militaire d'autres fronts de la Résistance, pour une raison très simple, c'est qu'il y avait beaucoup moins d'armes, en quantité et en qualité. Ce qui prouve que, finalement, la question de l'armement n'est pas la question-clé de la guerre d'Afghanistan. Comme dans toutes les guerres de guérilla, la question-clé, c'est la question politique. Qui, vraiment, contrôle la population, qui encadre la population, qui a la légitimité ? Bien sûr, si l'on n'a que cela, cela ne suffit pas, mais une bonne organisation politique, une bonne implantation dans la population, et un sens aigü de la légitimité, cela vaut presque tous les Milans et tous les Stingers. ■

(d'après la transcription d'une intervention orale).

Ismaël Khan

GILLES DORRONSORO
STEPHANE THIOLLIER*

Ismaël Khan, 42 ans, est originaire de la ville de Chindand, actuellement la plus grande base soviétique en Afghanistan, à une centaine de kilomètres au sud de Hérat. De famille tadjik modeste, il entre à dix-huit ans à l'Université militaire à Kaboul. Après sa formation, il est nommé à Hérat où il reste en poste jusqu'en 1979. Le soulèvement du mois de mars de la même année voit le capitaine Ismaël Khan prendre la tête de l'insurrection dans l'armée qui s'associe à la révolte commencée dans le village pachtoun de Salimi à l'est de la ville. Ce premier soulèvement urbain organisé contre le gouvernement communiste, moins d'un an après son installation, va échouer faute d'une concertation suffisante avec d'autres villes. L'extension du soulèvement espérée par Ismaël Khan n'aura pas lieu. Sans doute ne pouvait-il imaginer que l'aviation soviétique interviendrait directement à partir de l'URSS pour bombarder les faubourgs de Hérat et que la garnison de Kandahar, accueillie dans la ville, se révèlerait fidèle au gouvernement. La répression fera près de 30 000 morts.


Photo S. Thiollier

Isolé par la violence de cette répression, Ismaël Khan se voit obligé de quitter la ville après avoir détruit tous les armements de la garnison. Passé en Iran, puis au Pakistan, il prend contact avec le dirigeant du Djamiat-e Islami, le professeur Burhânuddin Rabbani, qui en fait son représentant pour la province de Hérat. Sa compétence et son charisme en font très vite la personnalité dominante de la Résistance pour cette partie de l'Afghanistan. Jusqu'à l'installation des ceintures de sécurité fin 84 par le général Djama Atchek, responsable de la mort du commandant Zabiullah et de l'effondrement du Djamiat à Mazar-e Charif, Ismaël Khan se déplace librement dans les faubourgs de la ville. 1985, 1986 sont les années noires de la Résistance : opérations militaires et bombardements incessants. Ismaël Khan, encerclé, se trouve dans une telle situation que Rabbani lance un appel à tous les modjaheddin d'Afghanistan pour obtenir des renforts et mener des opérations de diversion. Jusqu'au ralentissement des opérations militaires et à l'arrivée des Stingers (missiles sol-air) en 1987, il est en perpétuel déplacement, ne passant jamais deux nuits au même endroit ; les villages qui l'hébergent sont systématiquement bombardés et nulle part il n'est en sécurité.

Ismaël n'est pas seulement un militaire. C'est lui qui gère l'administration civile mise en place par la Résistance dans toute la province. Il reçoit des délégations venues de toute la région, les écoute longuement, puis rédige, à l'intention de chacun, ses consignes, il répartit les fonds, les vivres, les armes et les munitions. De lui dépendent les comités de la justice, de la santé, de l'éducation, de la planification, de l'information, qu'il a mis sur pied.

Une personnalité hors du commun

Quel est donc cet homme qui a tenu les Soviétiques en échec dans la grande

* Volontaires d'AFRANE



Photo S. Thiollier

plaine de Hérat, si peu propice à la guérilla ?

De taille moyenne, les épaules carrées, les traits marqués par la tension de dix années de guerre, Ismaël Khan s'impose à ses interlocuteurs par sa capacité d'écoute, sa vivacité d'esprit et sa vision politique. Il a été blessé grièvement à deux reprises au début de la guerre, et sa bravoure et son «invulnérabilité» en sont devenues légendaires. Cette personnalité hors du commun sait déléguer son autorité. Très vite, il a choisi son successeur potentiel, Ala'uddin Khan, auquel le lie une amitié très forte et ancienne (Ala'uddin, aussi originaire de Chindand, avait le même grade qu'Ismaël Khan au moment du soulèvement et était chargé de la transmission) ; précaution utile quand on sait qu'Ismaël Khan est l'homme à abattre pour les Soviétiques. L'attentat monté contre lui le 20 septembre 1988 par un groupe de combattants retournés par le Khâd (KGB afghan) échoue de justesse (la prime pour sa tête s'élève à un million de francs). La maladresse des tueurs peut s'expliquer par l'aura de ce commandant de légende. Par ailleurs, les Soviétiques tentent de le convaincre de négocier avec des émissaires leur retrait en bon ordre. La route Kandahar-URSS passe en effet par Hérat à une centaine de kilomètres de la frontière.

Nationaliste et islamiste intransigeant, Ismaël Khan s'oppose aux visées hégémoniques de l'Iran et aux pressions politiques des arabes ; il a d'ailleurs mis fin à la présence du Croissant Rouge il y a deux ans. Les bons contacts qu'il entretient avec les organisations humanitaires occidentales depuis 1986 lui permettent plus facilement d'écarter son encombrant voisin et de se passer de la manne financière des arabes wahhabites.

L'un des deux grands commandants du Djamiat avec Massoud, Ismaël Khan est en droit d'espérer un avenir politique dans l'Afghanistan libre. N'oublions pas d'ailleurs qu'il est l'initiateur et l'organisateur de la conférence de Soghar qui, en juillet 1987, réunit dans le centre du pays près de mille deux cents commandants de toutes tendances pour affirmer que ceux qui s'étaient battus ne sauraient être ignorés dans toutes négociations à venir. ■

L'embuscade du 20 septembre 1988

Nous sommes à bord d'un pick-up pris, lors d'une escarmouche, à un groupe de miliciens, une dizaine de jours auparavant.

L'amir est à l'avant avec Mustafa (Stéphane Thiollier) et sa caméra, et Abdul Karim, le chauffeur et garde du corps d'Ismaël Khan. A l'arrière du véhicule, les six autres hommes et leurs armes ainsi que trois d'entre nous, Naïm jeune étudiant, Ibrahim infirmier, et moi-même Khalil partageons l'espace. La journée est belle en ce mardi 20 septembre, presque bucolique. Pourtant, seuls quelques chameaux et chèvres trouvent à se nourrir dans ce paysage désertique.

La voiture, après avoir ralenti, franchit un petit pont qui emjambe un *djouy* fait quelques mètres sans avoir le temps de reprendre de la vitesse, ... et c'est l'embuscade ! Aux premières rafales, la voiture a stoppé. Ses occupants la quittent en catastrophe en un temps record. Tout le monde s'éparpille derrière le véhicule, le nez dans la poussière. Les tirs augmentent, nourris par le feu des modjaheddin qui ripostent. Soudain Khalil Ahmad, mon voisin, s'écroule. Il me dit avoir reçu deux balles et souffre à la hanche. Mustafa parvient a rejoindre le groupe, se protégeant derrière le pick-up ; il a sa caméra au poing et nous apprend qu'Ismaël Khan est sorti du côté des assaillants.

Le groupe adverse est posté dans le canal d'irrigation que nous venons de franchir. L'endroit est idéal, protégé par le talus qui borde le *djouy*. Hélas pour eux, la réponse des modjaheddin les force à quitter leur position, ce qui nous permet de décompresser un peu et de nous regrouper. Ibrahim, l'infirmier du MSF, peut ainsi jeter un oeil sur le blessé ; son pouls est imperceptible. De leur côté les autres modjaheddin se lancent à la poursuite du commando.

Nous ne sommes plus que deux avec Khalil Ahmad. Nous arrêtons un camion et y chargeons le blessé, direction l'hôpital de Médecins Sans Frontières.

Une fois arrivé, j'explique les détails aux médecins : Khalil Ahmad s'est vidé de son sang durant le trajet particulièrement pénible sur un terrain très accidenté. Tout de suite il est perfusé. Le bloc était prêt. Mais il faut trouver du sang. J'assiste à l'opération et ventile le blessé. Mais après deux heures d'intervention et un litre de sang, Khalil s'endort dans le sommeil du Chahid.

La fin de la journée se passera à attendre les autres. Trois des assaillants ont été tués, deux corps seront rapportés au village. Dans la soirée, des groupes affiliés à ce commandant seront désarmés et leurs blessés conduit à l'hôpital.

Les Français expliquent aux hommes de l'Emirat ce qu'est l'éthique médicale, et pourront ainsi soigner les blessés de la partie adverse, ce qui à première vue ne semblait pas évident.

P. FAIVRE

Photo Babeanu



Afrane à Hérat

*FREDERIC ROUSSEL**

Depuis le début de la guerre, Hérat est presque un mythe. On sait le rôle joué par la province dans la résistance à l'invasion. On connait de réputation son prestigieux commandant, *Ismaël Khan*, on a entendu parler du saccage de la ville et de la ruine de ses monuments. Mais, longtemps, on n'en sait guère plus ; le flux des informations qui filtrent depuis la province, les difficultés et la longueur du voyage, l'âpreté des combats rendent très délicates les perspectives d'une action humanitaire.

En 1985, AFRANE - la première -saute le pas et accorde une aide à la population civile d'Hérat. En 1986, un représentant d'AFRANE - passé par l'Iran - arrive sur place et peut vérifier l'utilisation des fonds qu'il convoie. Il revient enthousiaste. Malgré l'ampleur des destructions et des combats, une population nombreuse et éduquée est restée dans la province, les possibilités économiques existent et les Afghans ont su mettre en place une réelle administration civile : seul manque l'argent.

L'aide d'AFRANE en 1986 est substantielle, elle représente 600 000 FF soit plusieurs mois des dépenses consacrées par Ismaël Khan aux populations civiles. AFRANE décide de reconduire et d'amplifier son aide. En 1987, AFRANE monte une expédition humanitaire vers Hérat à travers l'Afghanistan ; c'est la première jamais effectuée par une organisation humanitaire occidentale. Le voyage aller dure un mois. A l'arrivée, visite obligatoire à Ismaël Khan, chef de la province, et de son état-major. On est en présence d'une structure forte, qui gère efficacement une des trois ou quatre plus importantes provinces d'Afghanistan ; la mission humanitaire ne pourra s'effectuer que dans son cadre.

Une première priorité est dégagée en faveur d'une aide aux victimes de la guerre. Une part financière de l'argent (plus de 20 %) est réservée à l'aide financière directe. Un petit pécule est remis au chef des familles les plus éprouvées. Dans une économie largement autosubsistante, ce petit pécule -à peu près un mois de salaire - a une très grande importance.

Le deuxième volet de l'aide d'AFRANE est centré sur le développement. Trois points d'action prioritaires : L'achat de matériel agricole d'abord. Dans cette région à l'économie rurale autrefois très prospère, les bras manquent pour engranger les récoltes ou réparer les karez, ces canaux souterrains dont l'existence est vitale pour les paysans. AFRANE fait réparer des karez et acheter du matériel agricole ; en priorité des pompes à eau et des batteuses dont la réparation ne pose guère de problèmes dans la région.

L'éducation est une deuxième priorité. Elle est de toute façon de tradition chez les Hératis, mais pose ici un singulier problème pratique. Il est en effet impossible de construire des écoles ou d'utiliser d'anciens bâtiments scolaires, car les Soviétiques les bombardent systématiquement.

Les Hératis ont certes trouvé une parade. Ils installent leurs écoles dans des maisons vidées de leurs habitants et passent quelques mois après à une autre maison. Mais il n'est alors possible d'entretenir que de petites écoles dont la gestion est alourdie par les déplacements successifs... Ne pouvant rien faire pour les bombardements, AFRANE prend à sa charge les salaires de dizaines de professeurs.

Enfin, AFRANE souhaitait inaugurer en 1987 un projet de développement à



Frédéric, volontaire d'Afrane, en compagnie d'Ismael Khan et Ala'uddin Khan — *Photo Babeanu*

L'aide internationale se développe

Depuis 1987, Médecins Sans Frontières a installé un dispensaire dans la province de Hérat : deux salles d'hospitalisation, une pour les femmes (quatre lits) et une pour les hommes (huit lits), une salle d'opération équipée en oxygène, un laboratoire, une pharmacie et du matériel de stérilisation. L'hôpital connaît chaque jour un nombre important de visites. L'équipe médicale est composée de quatre Français. Cet hôpital complète le dispositif sanitaire mis en place par Ismaël Khân dans l'ensemble de la province, et permet notamment de limiter l'envoi de blessés sur l'Iran.

D'autres associations ont envoyé des équipes en 1988 : O.H.I (Organisation Handicap International), Solidarités Afghanistan et Afghan Aid. Ces deux dernières associations financent des projets concernant la soie ou la reconstruction (habitat et canaux d'irrigation).

* *Volontaire d'AFRANE.*

Jamiat e Islami Afghanistan



جمعیت اسلامی افغانستان

حوزه جنوب غرب

۶۶/۷/۳۱

دوست گرامی فریدریک روشل و یاین بابی بانو

السلام علیکم

دوستان گرامی از اینکه قبول زحمت فرموده بود از پیمودن صدها کیلومتر مسافه و قبول هر نوع خطرات جای بخاطر دیدن سنگرهای پرخون و شهادت مجاهدین مظلوم افغانستان به حوزه جنوب غرب افغانستان خصوصاً هرات قهرمان و شهید پرور تشریف آورده اید یک جهان تشکر مجاهدین قهرمان هرات و امارت حوزه جنوب غرب افغانستان ازین لطف و همکاری شما تشکری نماید و امیدوارم روزی افغانستان عزیز آزاد گردد با احترام

اسمعیل امیر عمومی حوزه جنوب غرب افغانستان

Remerciements pour AFRANE, de la main de Ismael Khan - 1987



Dans les faubourgs de Hérat Frédéric, Ion et sa caméra

long terme sur un des districts de la province. L'idée surprend : «les autres districts vont être jaloux»... Pour épargner au maximum les susceptibilités, on choisira un district dans la partie est et un district dans la partie ouest de la province.

Les districts de Ghorian (ouest) et Obe (est) ont donc fait l'objet d'un projet de développement comptant pour 15 % des sommes totales et susceptibles de prolongements ultérieurs plus pointus.

Enfin, l'objectif d'AFRANE étant l'aide humanitaire mais aussi l'information, un film est tourné sur tout ce que peuvent voir ou faire les envoyés d'AFRANE. Les images, les premières tournées par des Français depuis des années sont projetées pour la première fois au Sénat le 3 mai 1988.

En 1988, une nouvelle équipe d'AFRANE se rend sur place. Le voyage aller dure encore un mois. Elle finance l'achat de tracteurs et de pompes à eau, la constitution de stocks de blé et de riz dans les villages, ainsi que des projets éducatifs. Le lien entre la province de Hérat et AFRANE se trouve de cette manière profondément renforcé. ■

Le constat de l'O.N.U.

Les Nations Unies ont pu réaliser une mission d'enquête à la fin de 1988 dans la région de Hérat. C'était la première mission d'importance effectuée par les Nations Unies en dehors de Kaboul au cours des neuf dernières années. Selon le rapport établi à l'issue de la mission et publié dans le bulletin *Opération salam news* (n° 1, décembre 1988), les membres de la mission ont eu une liberté totale de mouvement et de contact avec la population afghane. Voici les éléments essentiels du constat établi.

- Environ 40 % de la ville de Hérat ont été totalement détruits durant les combats violents des années 1983-1985.
- Les routes à l'intérieur et à l'extérieur de la ville sont endommagées mais praticables.
- 60 % des arbres autour de Hérat ont été coupés pour raisons de sécurité.
- La quasi totalité des constructions le long des premiers quinze kilomètres des routes principales quittant Hérat ont été détruites.
- Six cents des treize cents villages de la province ont été soit sérieusement endommagés, soit entièrement détruits.
- En revanche, l'hôpital principal, les écoles, la mosquée et 60 % du marché n'ont pas été sévèrement touchés.
- 60 % des patients en chirurgie dans les hôpitaux de la province sont des blessés de guerre.

Les mines. Durant les cinq dernières années, 373 amputations ont été effectuées dans l'hôpital provincial, dues principalement à des mines antipersonnel. La grande majorité des amputés étaient des enfants de moins de quinze ans, quelques 750 autres amputations ont été effectuées par d'autres hôpitaux ou cliniques pendant la même période.

On ne trouve pas d'atelier de membres artificiels à Hérat. L'information concernant les dangers des mines antipersonnel est inexistante.

L'agriculture. L'agriculture rurale a été sévèrement endommagée. Des centaines de canaux d'irrigation, karez, puits, ponts et chemins de campagne ont été détruits. La surface irriguée représente la moitié de ce qu'elle était avant la guerre. La production agricole a chuté de moitié dans certaines zones. La production de blé ne couvrirait que 60 % des besoins minimaux. Au cas où un nombre important de réfugiés rentrerait, le déficit alimentaires serait très important.

L'éducation. Le système scolaire s'est pratiquement effondré. La majorité des écoles ont été détruites. De nombreuses autres ont été sérieusement endommagées et n'ont que très peu ou pas du tout de soutiens pédagogiques, manuels ou ameublements et fournitures. Les enseignants d'école primaire sont très rares. Quelque quatre cents d'entre eux auraient trouvé la mort.

La santé. La situation sur le plan de la santé et de la malnutrition est critique. Femmes et enfants sont les plus sévèrement touchés. Les dispensaires de base qui existent encore manquent de médicaments. Dans les zones rurales on trouve un médecin pour cinquante mille habitants. La mortalité infantile dans la province est estimée à 185 pour 1000 naissances vivantes. 85 % des décès d'enfants sont dus à la diarrhée et à l'absence de vaccinations.

Bibliographie sommaire

• **ADAMAC, Ludwig** : *Hérat and North Western Afghanistan*. Graz, 540 pages, 1975.

• **ALLEN, Terry** : *A Catalogue of the Toponyms and Monuments of Timurid Herat*, 1981 Cambridge, Massachussets Institute of Technology, 260 pages.

• **ALLEN, Terry** : *Timurid Herat*. Tübinger Atlas des Vorderen Orients, 1983, Dr Ludwig Reichert Verlag, Wiesbaden, 100 pages et une planche de l'atlas.

• **AKRAM, Mohammad** : *Bibliographie Analytique de l'Afghanistan : Vol. 1 : Ouvrages parus en langues européennes, Paris, CEREDAF, 1590 pages (plus de 9 000 réf., index, Epil), 1978.*

• ***BAGHBAN, Hafizullah*** : *An over view of Herat Folk, Literature* Afghanistan Quarter., Kabul, XXI, no. 1, 1968, pp 61-90 & ibid., no.2 : pp 51-62.

• **BAILY, J.S.** : *Recent change in the Dutar of Herat. Asian Music*, vol. 8, no.1, 1976 ; pp 29-36.

• **BAILY, J.S.** : *Movment pattern in playing the Herati Dutar*. The Anthropology of the Body. -Edit. J. Blacking, London, 1977 ; pp 275-330.

• **BAILY, John** : *Music of Afghanistan : Professional musicians in the city of Herat*. Cambridge University, Press. With accompanying audio-cassette, 1988.

• **BARRY, Mike** : *Afghanistan*, pp 105-127, Petite Planète, Seuil, 1974.

• **BARTHOLD, W.** : *Herat under Hussein Baiqara dem Timuriden*. Deutsch Bearbeitung von Walther Hinz. In-8°, IX + 97 pages ; Berlin, 1937.

• **BEAURECUEIL, Serge de** : *Chemin de Dieu, Traités spirituels*, Sindbad editeur.

• **BEAURECUEIL, Serge de** : *Cris du coeur, Les Munadjât*, Sindbad.

• **BEAURECUEIL, Serge de** : *Les références bibliques de l'itinéraire spirituel chez Abdullah Ansari*. Mélanges de l'Institut Dominicain d'études orientales du Caire, 1954 ; pp 9-38.

• **BIBLIOTHECA AFGHANICA** : *Einstell -Liste des Inventaires* - Numereres 1- 1 000 der Bibliotheca Afghanica. (By : P. BUCHERER - DIETSCHI), Liestal, 48 pages, 1978.

• **BRANDENBURG, Dietrich** : *HERAT Eine Timuridische Hauptstadt*.In-8°, 80 pages, Akademische DRUCK -u. Verlagsanstalt GRAZ/Austria, 1977 ; Bibliog., illus., front.

• **BURGARD, Raymond** : *L'expédition d'Alexandre et la conquête de l'Asie*. (La Découverte du Monde), Vol.1. In - 8°, 252 pages, 19 pl. : Paris, Gallimard. (cf. surtout les chapitres XIII-XV).

• **BYRON, Robert** : *Timurid monuments in Afghanistan*. III^ème^ Congrès Intern. d'Art et d'Archéologie Iraniens. Leningrad, 1935 ; pp 34-39.

• **CARNEGIE INSTITUTION OF WASHINGTON** : *«Exploration in Turkestan with an account of the Eastern Persia ans Seistan»* Publication no. 26, Washington 1905, Gr.-in 4°, 324 pages, 1905.

• **CAROE, Olaf** : *The Gauarshad Musala (Mosque) in Herat*, Asian Affairs, vol. 60, no. 3, London, 1973 ; pp 295-299.



Photo M. Blachère

• **DOUBLEDAY, Veronica** : *Three women of Herat*. London : Jonathan Cape, 1988.

• **HABIBI, Abd Hay** : *The effect of the culture of Herat on Asia*. Afghanistan Quarterly, Kabul, vol. XXI, no. 1, 1968, pp 2-14.

• **GUYA, Etemadi** : *Le dôme vert ou le mausolée des princes timourides*. Afghanistan Quarterly, Kabul, vol. VIII, no.2, 1953, pp 15-19.

• **KLASS, Rosanne** : *Missing in Action : Treasures of Afghanistan*, Asia, mars-avril 1981.

• **KOHZAD, Ahmad Ali** : *Along the Koh-i-Baba and Herat*... Afghanistan Quar., Kabul, vols VI-IX, 1951 ; (86 pages).

• **LALEH, Bakhtiar** : *Le Soufisme : expression de la quête mystique*. In - 8°, 120 pages, 137 illustr. ; Paris, Le Seuil, 1980.

• **NAJIMI, Abdul Wasay** : *Hérat, the Islamic City. A study in urban conservation*. Londres, Curzon Press, 1988.

• **POUGATCHENKOVA, Galina A** :*Chefs-d'oeuvre d'architecture de l'Asie Centrale XIV^ème^ - XV^ème^ siècle*, les Presses de l'UNESCO, 1981, 194 p., photos couleurs et noires.

• **REUT, Marguerite** : *La soie en Afghanistan*, Wiesbaden, 1983.

• **SAKATA, Hiromi Lorraine** : *Music in the Mind : the Concepts of Music and Musician in Afghanistan*, Kent : Kent State University Press. With two accompanying audio cassettes (1983).

• **SCHIMMEL, Annemarie** : *Sufi Literature*. Kabul, Histor. Soc. of Afghanistan, vol. 29, no. 1, avril 1976, pp 76-87.

• **SLOBIN, Mark** : *Music in the Culture of Northern Afghanistan*. Viking Fund Publications in Anthropology n° 54, Tucson : University of Arizona Press (1976).

• **TABIBI, Abd. Hakim** : *Shogofani Herat (Herat fleurie)*, (en Dari), In - 8°, 98 pages, illustr. & front., en couleurs. Peshawar, 1985.

• **UNESCO** : *Restoration of monuments in Herat*, technical Report, 1981.

• **UTAS, B** : *Notes on Afghan Sufi orders and Khanaqas*, Afghanistan Journal, Graz Vol. 7, n°2 1988 pp 60-67.

• **WOLFE, Nancy H.** : *Herat, a pictorial Guide*. The Afghan Tourist Organisation, Kaboul 1966.

Les Nouvelles d'Afghanistan

• ***L'Afghanistan d'est en ouest***, par Olivier Roy (n° 12-13, mars 1983).

• ***Ghor, Hérat, Farah***, par Olivier Roy (n° 15 ; octobre 1983).

• ***La Résistance autour d'Hérat***, entretien avec le commandant Allauddin Khân, recueilli par J.C. Jossinet (n° 28, juin 1986).

• ***La destruction des monuments d'Hérat***, par Bernard Dupaigne (n° 31, décembre 1986).

• ***AFRANE à Hérat***, témoignage d'un envoyé d'AFRANE (n° 31, décembre 1986).

Autres articles de presse

• ***A human tragedy and a cultural desaster in Herat***, *AIC*, monthly bulletin, nov 1985.

• ***Herat in Schutt und Asche***, photos de Stefan Lindgren, *Afghanistan blätter*, Hamburg, vol 4, n° 6, printemps 1986.

• *Free Afghanistan*, The Afghan support committee, 18 Charing Cross Road, London WC 2H OHR 4, été 1986. Un dossier sur Hérat dont un article de Bruce Wannel, ***The devastation of Herat's cultural heritage***.

• ***Preserving Herat's historical monuments***, by Razban, *Kabul New Times*, 17 juin 1986 (reproduit par Afghanistan Forum, septembre 1986).

• ***Treasures of ancient land***, *Afghanistan today*, Kaboul, n° 3, mai-août 1986.

• ***Les Soviétiques dans une nasse***, Patrick Brizay, *Le Monde*, 3 mars 1988.

• ***Des destructions considérables sur le front de Hérat***, Olivier Roy, *Le Monde*, 23 avril 1986.

• ***In a Dusty Afghan City, Scars of a Prolonged war***, by Richard M. Weintraub, *International Herald Tribune*, 7 may 1987.

• ***The destruction of Herat by the Russian Invading Forces***, an eyewitness account by Gawhar Shah, *The Central Asian Newsletter*.

• ***Hérat, comme Verdun***, Olivier Roy, *Le Monde*, 29 décembre, 1988.

Film

• ***Expédition Hérat***, cassette vidéo de Ion Babeanu, 1987. ■

SOMMAIRE

HAUT-LIEU CULTUREL

VILLE SINISTREE

HAUT-LIEU DE LA RESISTANCE

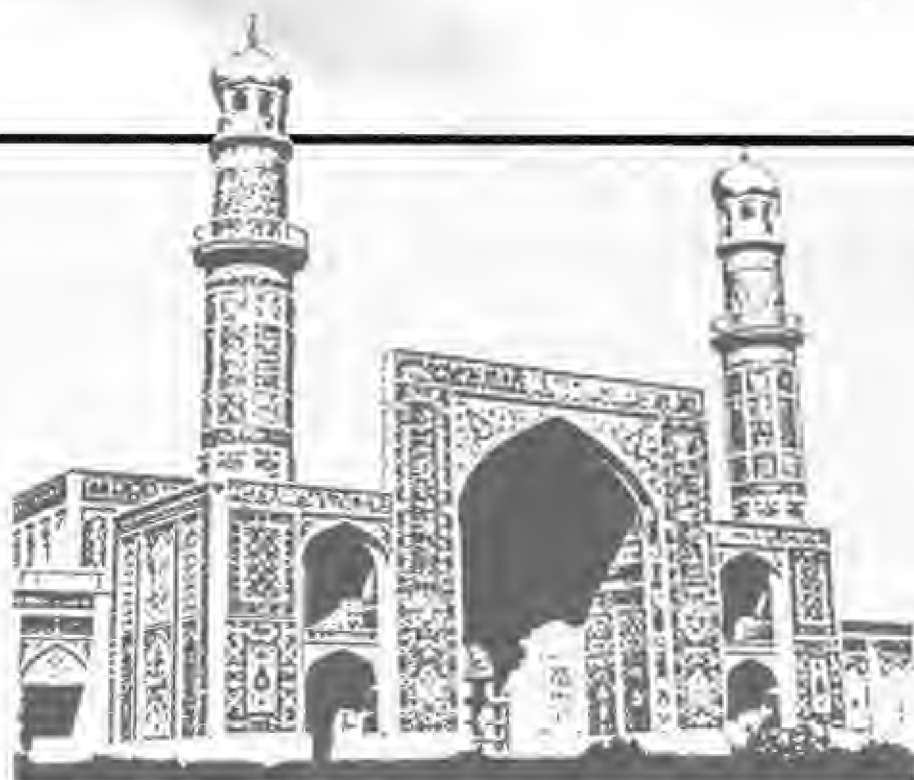
BIBLIOGRAPHIE

Dossier préparé par Etienne GILLE à partir des contributions au colloque de mai 1988. Ont notamment participé à ce dossier : Christian Destremau et Boris Goiremberg.

Maquette : Alain MARIGO

Photo de couverture : Stéphane Thiollier, 1988.

Note sur la transcription : Pour respecter l'usage courant du français, nous avons écrit «Hérat» dans la plupart des textes de ce dossier. Pour les autres noms propres, il n'a pas été possible d'unifier totalement les transcriptions entre les différents auteurs. Les lecteurs voudront bien nous en excuser, ainsi que des erreurs qui ont pu se glisser ici ou là.



Le destin d'une cité

Hérat était jadis l'une des cités les plus prestigieuses de l'Orient, une cité d'art et de culture qui attirait les savants, les architectes et les poètes.

Fondée en 330 avant Jésus Christ par Alexandre le Grand dans sa marche vers l'Inde, la cité constituait une étape essentielle sur la route de la soie qui reliait la Chine à l'empire romain. Hérat était l'un des entrepôts principaux de la route, où se vendaient et s'échangeaient les richesses des deux mondes, tissus de soie, teintures et plantes médicinales contre l'or de l'empire romain. Dès son islamisation par les Arabes en 651 de notre ère, la ville devint l'un des plus beaux fleurons de la civilisation musulmane. Aux XI[ème] et XII[ème] siècles, elle attirait de nombreux poètes et littérateurs qui s'exprimaient à la fois en persan et en arabe, tel le mystique Khwadja Abdullah Ansari. Les ateliers de bronze ornementé étaient les plus fameux du Khorassan.

En 1200, le sultan Ghiyasuddin, qui venait de se constituer un empire à partir de son fief du Ghor, bâtit la Grande Mosquée pour honorer la ville. Mais Gengis Khan détruisit de fond en comble la cité princière en 1222.

Tamerlan, après avoir dévasté la ville et son château en 1381, relève Hérat et la Transoxiane pour marquer la splendeur de son empire et l'éclosion de sa dynastie. Son successeur, Châh Rokh choisit comme capitale Hérat. La présence de la cour timouride, bons vivants, mécènes et amis des arts, attire les savants, les médecins, les astronomes, les ingénieurs et les poètes de tout le monde musulman. Le grand poète Mir Ali Cher Nawâï est premier ministre. Djâmi le poète est honoré. Il sera enterré à la sortie de la ville en 1492 auprès du tombeau de l'impératrice Gawhar Châd. Behzâd, né à Hérat vers 1450 et mort en 1530, «Raphaël de l'Orient», renouvelle entièrement la peinture musulmane dont il est le plus grand nom.

Durant tout le XV[ème] siècle, siècle d'or de Hérat, la ville se couvre de monuments dont les architectes sont les plus fameux de l'époque.

Après la chute de la dynastie timouride en 1506, la ville souffre de l'instabilité politique, puis des luttes d'influence entre l'empire iranien, la Russie et l'empire britannique des Indes.

Le coup d'Etat du 27 avril 1978 à Kaboul va faire entrer la belle cité dans une nouvelle ère de tourment et de malheurs. Le 15 mars 1979, une révolte spontanée éclate, devant les excès des jeunes «révolutionnaires» ignorants. En bombardant la ville, les Soviétiques ne font qu'anticiper leurs actions futures.

Depuis, la ville a largement pris sa part aux souffrances du pays. Les résistants tiennent les faubourgs. Depuis leur base située à côté de la mosquée historique «du Silo à coton», les Soviétiques pointent leurs pièces d'artillerie lourde sur la ville. Beaucoup de monuments sont touchés. Le vol des hélicoptères fait trembler les minarets. Les photographies prise par la Résistance et par nos envoyés montrent des monuments éventrés, des minarets effondrés, des céramiques gisant à terre. Destructions inutiles de monuments qui n'avaient que le tort de rappeler aux Afghans leur histoire glorieuse, et au monde que la civilisation de Hérat en Afghanistan représentait, et au même moment, le même épanouissement que celle de Florence.

Hérat ne s'est pas pliée à l'invasion étrangère. Malgré les bombardements et les destructions, la population a gardé courage et détermination. Pour ne pas faire mentir la réputation de Hérat, ville raffinée, organisée et éduquée, les autorités locales de la Résistance ont su mener à la fois le combat des armes et le combat en faveur des civils.

C'est tout cela qu'Afrane et le Cérédaf ont voulu rappeler en réunissant le 3 mai 1988 un colloque au Sénat, sous la présidence de Monsieur le Sénateur Golliet, et en rédigeant le présent dossier à partir des communications qui y ont été faites.

BERNARD DUPAIGNE



HAUT-LIEU CULTUREL

Berceau de la renaissance artistique et culturelle de l'Asie centrale

*SAYED QASSEM RESHTIA**

[illegible]

Photo Margo

Abdullah Ansâri (1006-1089)

SERGE DE BEAURECUEIL*

Hérat, à l'ouest de l'Afghanistan actuel, était au XIème siècle un important carrefour à la fois politique, commercial, religieux et culturel. Arrosée par le Harî-Rûd, la ville entourée de vergers était célèbre pour ses sucreries et ses brocarts. Sa population était fine et cultivée, âpre au gain et d'humeur batailleuse ; elle avait noble coeur, au dire d'Ansârî, qui resta fidèle jusqu'au bout à sa ville natale.



Gozargâh, la mausolée d'Ansari en 1987 — *Photo G. Farouq*

Fils d'un boutiquier du coeur de la ville, il naquit le 4 mai 1006. Enfant prodige, il étudia très tôt les lettres arabes et persanes, mais surtout le Coran et les traditions du Prophète, travaillant avec acharnement. Très marqué par le départ de son père, retourné subitement à Balkh auprès des maîtres spirituels de sa jeunesse, il n'en continua pas moins ses études. A vingt ans, il passe une année à Nîchâpûr, pour y parfaire ses connaissances. Après deux essais malheureux de pèlerinage, il ne quittera plus Hérat, à part plusieurs exils jamais bien longs, ayant pour cause son intransigeance dans les polémiques religieuses de son temps. Sa vie durant, il défendra la lettre de la Parole de Dieu, contre théologiens et philosophes, qu'il abhorrait.

Il dut sa formation spirituelle d'abord à son père, mais surtout à deux «espions des coeurs», dont la rencontre fut pour lui décisive : Tâqî Sidjistânî, puis surtout Abû-l-Hasan Kharaqânî, un paysan illettré qu'il alla visiter au retour de sa seconde tentative de pèlerinage.

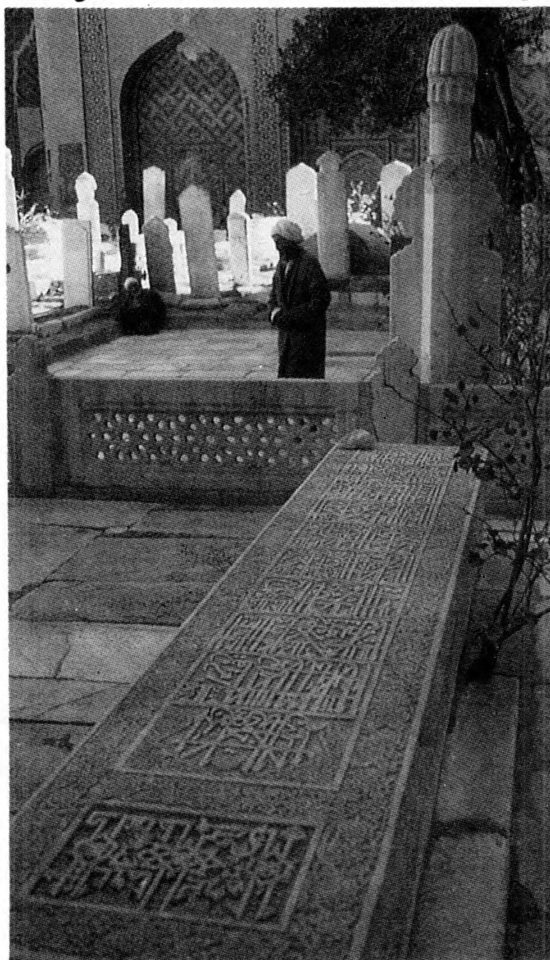
Sans lui, nous dit-il, il n'aurait jamais rien connu de la Réalité, c'est-à-dire des mystères de la vie spirituelle audelà des apparences.

Son enseignement spirituel, dont il nous est loisible de suivre l'évolution, Ansârî le prodigua au cours de ses leçons où, lentement et avec de nombreux excursus, il commenta le Coran sa vie durant. Ce n'est qu'au cours de ses dernières années que, pressé par ses disciples, il leur dicta ses ouvrages : les *Etapes des itinérants vers Dieu*, un guide de vie spirituelle comportant cent petits chapitres qui se diffusa rapidement dans tout le monde musulman ; les *Générations des soufis*, le *Blâme de la théologie et de ceux qui s'y adonnent.*

Mais Ansârî est surtout connu dans le monde persan par ses *Munâdjât*, prières, réflexions et conseils composés en Sadj, prose rythmée par des assonances. Il en existe de nombreux recueils, assez tardifs, qui posent de gros problèmes d'authenticité. Nous basant uniquement sur celles contenues dans les *Générations des soufis* et dans un gros commentaire du Coran composé par Maybudî quarante ans après la mort du maître, nous avons traduit 167 de ces *Cris du coeur.* (1)

Parti d'une mystique de l'amour, Ansârî évolue progressivement vers une mystique du *tawhîd*, proclamation de l'Unicité divine, qu'il pousse jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes. Témoin ce beau texte : *«Mon Dieu ! le serviteur ignore le pourquoi de ce que Tu fais, et personne ne saurait Te juger. C'est Toi qui fais ce qui convient et veux ce qui est profitable. Rien ne vient pour Toi de personne, et rien ne vient de Toi pour personne. Tout vient de Toi pour Toi. Tu es tout et c'est tout !»*

Gozargâh — *Photo Marigo*



Dieu seul est, Dieu seul aime, Dieu seul agit, Dieu seul a décidé de tout en Son décret prééternel. La vie spirituelle consiste, non à «sortir de soi» dans l'extase (ce qui suppose la dualité), mais à découvrir, dans une lucidité donnée par la lumière divine, que le seul Soi, c'est Lui. Alors, *«coupées, les attaches ; disparues, les causes secondes ; vanifiées, les apparences ; évanouies, les limites ; anéantis, les entendements ; impossible, l'histoire ; finie, l'allusion ; exclue, l'expression ; effacée, la Parole reçue* (Coran et tradition prophétique) ; *et Dieu seul, par lui-même, subsistant !»*

Au terme de l'itinéraire, ne reste plus du Soufi qu'une apparence : il est tout entier en Dieu, et Dieu est tout en lui. *«Le Soleil est là-bas et le rayon est ici ; et qui a jamais vu rayon séparé du soleil ?»*

Tout ceci suggéré au gré des rythmes, des assonances et des images. Ansârî est tout le contraire d'un théoricien, d'un raisonneur. Il tient plutôt du poète, du peintre et du musicien, sauf dans la polémique où il ne croit qu'aux arguments d'autorité, versets du Coran ou paroles du Prophète, avec l'invective en plus... Un tendre et un violent, comme ses compatriotes de Hérat, qu'il aimait. ■

---

* *Dominicain, islamologue.*

(1) Des extraits en ont été publiés dans le numéro 39 des *Nouvelles d'Afghanistan*

Abdul Rahmân Djâmi
(1414 - 1492)



Le grand poète soufi Abdul Rahmân Djâmi est né près de Hérat, à Djâm dans l'Afghanistan actuel, en 817 après l'Hégire (1414 de l'ère chrétienne). Il a étudié au collège Nizamiya de Hérat et fut aussi l'élève de Khodja Ali de Samarqand. Il avait 31 ans quand Hâfez le grand poète persan est mort.

Djâmi fut le disciple de Sadruddin Kachgari, guide de la confrérie soufie des Naqchbandis, auquel il succéda. On rapporte de lui cette sentence : "Les chercheurs ici-bas sont nombreux, mais ce qu'ils cherchent presque tous, ce sont les avantages personnels. Je n'en trouve que très peu qui soient à la recherche de la vérité."

Il était très bien en cour auprès des souverains timourides et notamment du sultan Hossayn Bayqara.

A l'âge de soixante ans, Djâmi fit le pèlerinage de La Mecque. Le sultan ottoman Mehmet II, le conquérant de Constantinople, avait une grande estime pour lui et l'invita à se rendre chez lui.

Il mourut le 18 moharam 898 après l'Hégire (1492), ayant vécu dans la plus grande simplicité.

Djâmi a laissé une œuvre particulièrement abondante, en prose et en vers, en persan et en arabe.

(D'après la contribution au colloque de A. H. TABIBI)

LE TOURMENT DE LA PRESENCE

Le Saint de la province d'Egypte, Zou'el Noun[1],
Tout pénétré des secrets de la Vérité mystique,
Dit ceci : «Je m'étais fixé auprès de la Kaaba,
J'étais, dans l'enceinte sacrée, présent et attentif,
Lorsqu'un jeune homme éperdu s'offrit à mes yeux ;
Non pas un jeune homme, mais une âme dévorée de mille feux ;
Il était maigre, jaune et voûté comme le croissant lunaire,
Je l'interrogeai, pris de sympathie :
"Serais-tu amoureux, ô égaré,
Décharné et livide comme te voilà ?"
Il répondit : "Oui, j'ai la tête troublée par quelqu'un
Qui compte beaucoup d'amants, comme moi en proie
à la souffrance."
Je lui dis : "L'Ami est-il proche de toi,
Ou bien tes jours sont-ils ténébreux comme la nuit ?
— Dans sa demeure s'est écoulée ma vie,
Je suis le sol de terre battue de sa maison, pour la vie.
— Est-il uni de cœur et sincère, avec toi,
Ou bien cruel et injuste, avec toi ?
— Nous sommes, chaque soir et chaque matin,
Mêlés comme lait et sucre.
— Si ton Ami, ô sage,
Fut toujours proche de toi, partageant la même demeure,
Pourquoi donc es-tu maigre et le teint jaune ?
Pourquoi donc n'es-tu que douleur ?
— Va, va, quel étrange ignorant tu fais !
Cesse donc ce propos !
Le tourment de la présence est pis que celui de l'absence ;
Mon cœur saigne des craintes que lui fait concevoir la présence :
Dans la présence, il y a toute la peur de la voir prendre fin.
Dans l'absence, il n'y a que l'espoir de la réunion."

Poésie extraite de *Anthologie de la poésie persane*, de Z. Safâ, Gallimard, 1964.

1. Mystique égyptien qui vécut au IXe siècle de notre ère.

Minaret
de la Madrassa
de la reine Gawhar Châd

Photo M. Blachère

Hérat sous les Timourides XV-XVIème siècle

*ALAIN MARIGO**

Samarkand fut la capitale de l'empire de Timur Lang (Tamerlan ; 1336-1405) tandis que Hérat était celle de son fils Chah Rokh, dont l'empire couvrait l'Afghanistan, le Turkestan, la Transoxiane et une partie de l'Iran. Le développement de la ville commence sous Chah Rokh et connaît son apogée sous le règne de Sultan Hoseyn-e Baiqara (1).

Chah Rokh (1405-1447)

Quand il reconstruisit les remparts de la cité, détruits en 1381 par son père Timur Lang, Chah Rokh n'était que gouverneur de la ville. Les premiers travaux qu'il entreprend, une fois devenu empereur en 1405, concernent sa propre madrasa (Madrasa-e Chah Rokh) et son khâneqâh (couvent derviche) (Khaneqâh-e Chah Rokh), tous deux situés dans la cité, à l'est de la citadelle.

Afin de rétablir le commerce et l'économie de la ville, les bazars sont reconstruits le long des deux principaux axes se coupant au centre à Tchahâr-Suq.

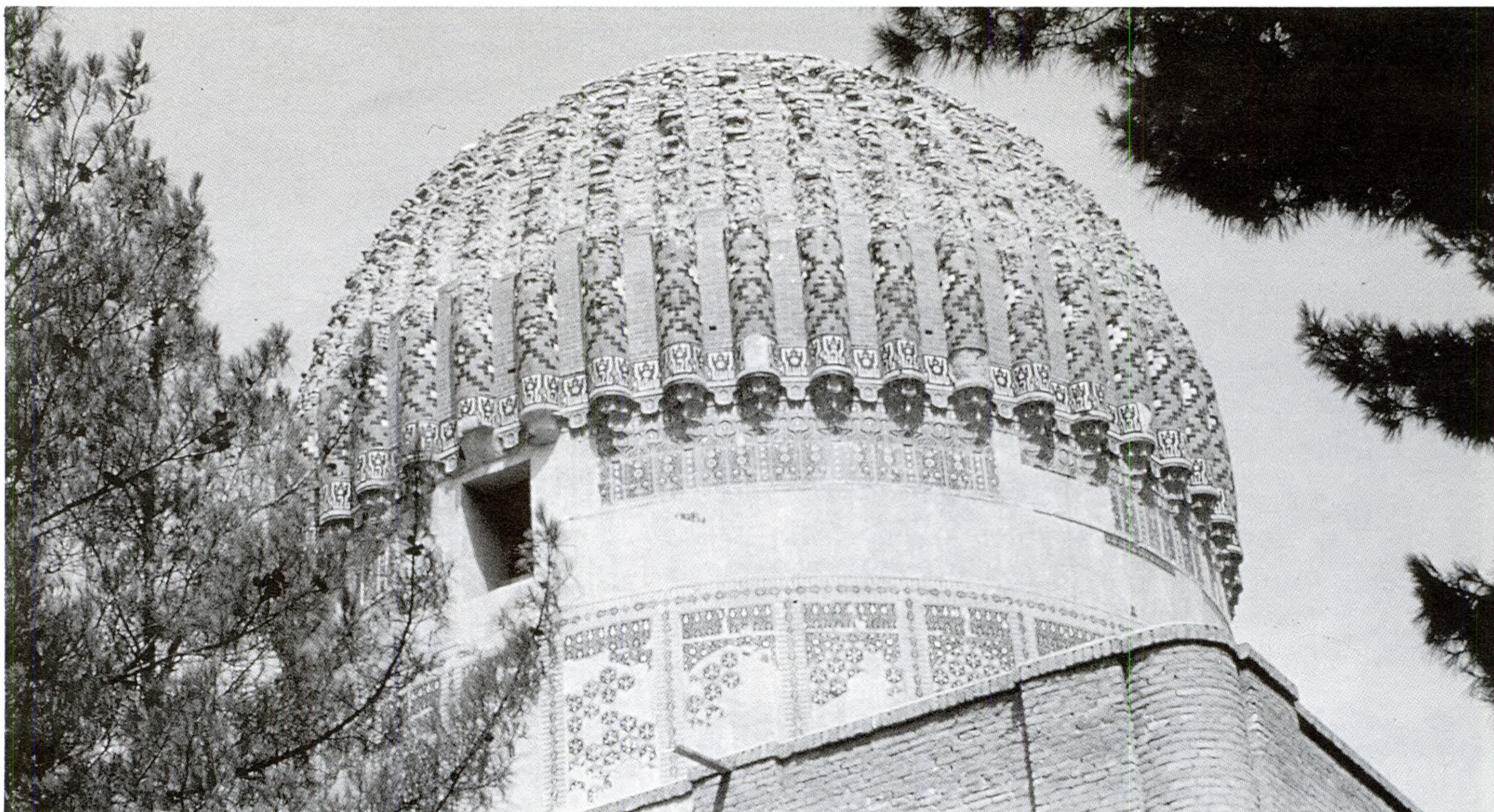
De part et d'autre de l'axe nord-sud appelé Khyâbân, les premiers monuments, construits en dehors de la cité, apparaissent. Ainsi Gawhar Châd, épouse de Chah Rokh, entame l'édification de sa madrasa (Madrasa-e Gawhar Châd) en 1418, qui ne sera achevée qu'en 1439. De cette même période date aussi la mosquée Masdjed-e Djâme Gawhar Châd, située juste au sud. D'autres monuments sont construits le long de cette voie, qui devient le centre du développement de l'art architectural typique timouride. La cité se dote en outre de nouveaux bâtiments dans la partie ouest, jouxtant la porte Darwâza-e Erâq.

En 1427, Chah Rokh entreprend la construction du mausolée d'Ansari (2) (Hazire-e Khwadja Abdullah Ansari),à Gâzargâh, au nord-est de la ville, au pied des premières collines. D'autres lieux de pèlerinage et tombeaux s'élèvent un peu partout dans les environs de Hérat (Ziyâratgâh, Gonbad-e Khwadja Mohammad Abdulwali...

Par ailleurs, on voit fleurir les résidences, palais, pavillons, au centre de somptueux jardins, parfois en remodelant ceux de la période des Karts (au siècle précédent). Certains de ces jardins possèdent des vergers et des plantations car l'essor de l'agriculture compte autant que celui des arts.

---

* *Secrétaire Général d'AFRANE*



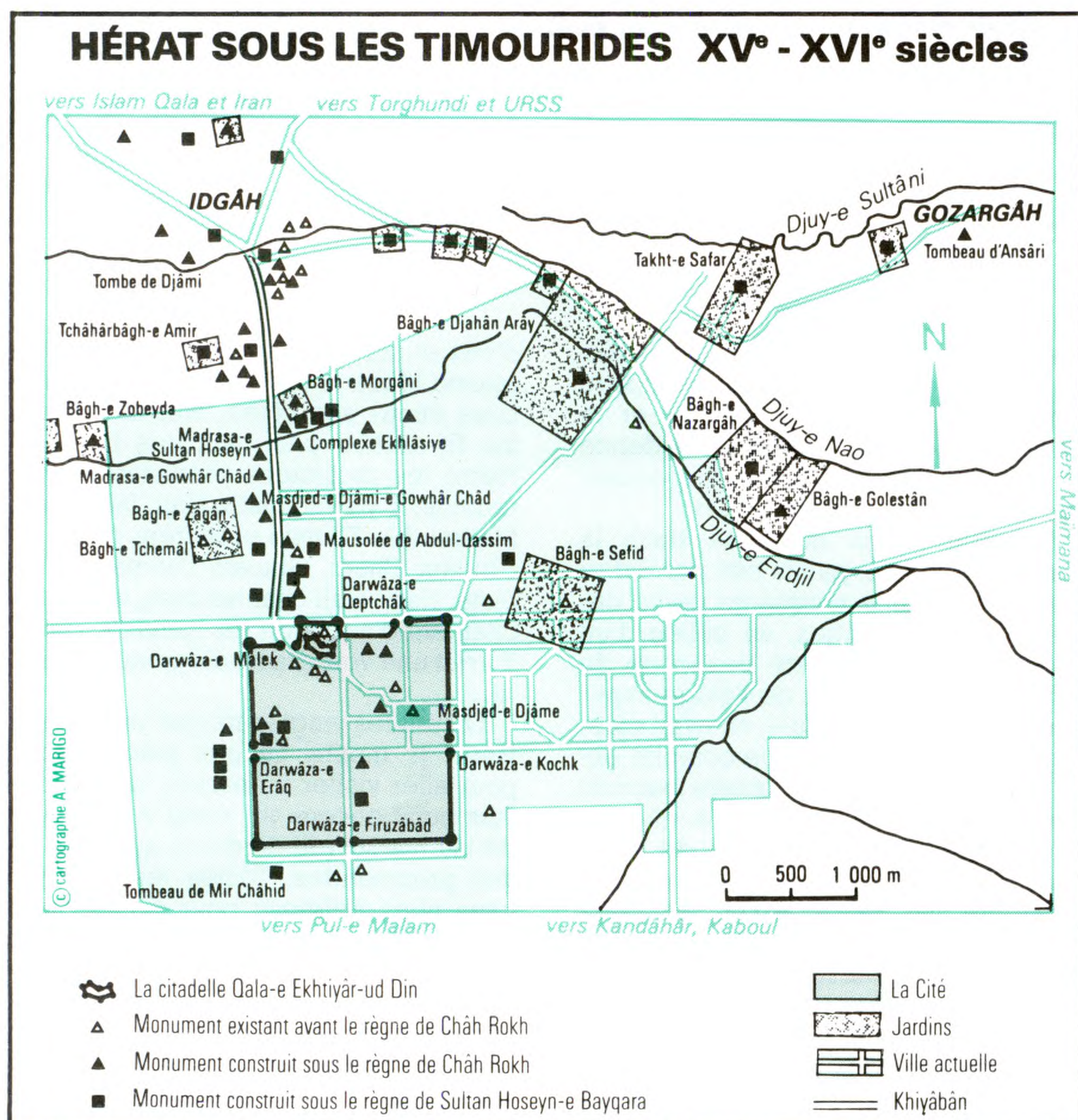
Mausolée de la reine Gawhar Châd — *Photo P. Noel*

La fin du règne de Chah Rokh est marquée par la restauration de certaines parties de la cité (remparts, bazars, citadelle). Il en est de même pour la mosquée Masdjed-e Djâme, l'Idgah, le mausolée d'Ansari.

Sultan Hoseyn-e Bayqara (1468-1506)

A partir de 1468, avec le règne de Sultan Hoseyn-e Bayqara, une ère nouvelle commence pour Hérat, une ère d'explosion culturelle. C'est ce qu'on appelle l'«âge d'or» de la période timouride, marquée aussi sur le plan architectural.

Comme son prédécesseur, Sultan Hoseyn-e Bayqara construit sa madrasa (Madrasa-e Sultan Hoseyn) au nord de celle de la reine Gâwhar Châd. Il fait aménager un immense jardin, à l'est de la ville, appelé Bâgh-e Gahan Arai (Jardin du Monde de l'Adoration).



Un canal d'irrigation, le Djuy-e Sultâni, est creusé, amenant l'eau des hauteurs nord-est vers la ville. Ce canal permet l'irrigation d'une nouvelle zone de développement résidentiel et d'agrément (mausolées, jardins, pavillons, propriétés diverses...). Ces jardins et résidences, placés légèrement en hauteur par rapport à la ville, permettent d'avoir une vue agréable sur l'oasis de Hérat.

A côté de la résidence d'Ali Cher, bras droit de Sultan Hoseyn-e Bayqara, se construit, en 1478, le complexe religieux nommé Ekhlasiye, comprenant une madrasa, une mosquée, un khâneqâh, un hôpital et des bains.

Des lieux de pèlerinage, tombes et autres sanctuaires apparaissent au nord de la ville, ainsi qu'à Gozargâh.

Ali Cher s'intéresse aussi à la partie sud de la cité, où il élève quelques bâtiments. Il entreprend la reconstruction de la mosquée Masdjed-e Djâme. Les quartiers ouest proches de la porte Darwâza-e Erâq se dotent d'un complexe religieux (madrassa, mosquée, bains...).

Ainsi, durant ces cent années de l'essor timouride, Hérat était devenue une capitale régionale politique, l'un des centres intellectuels et culturels les plus importants de l'Asie centrale. L'empereur Babur en donne un aperçu lors de sa visite en 1506 *(voir ci-après)*.

L'histoire tourmentée de Hérat et les catastrophes naturelles (tremblements de terre de 1931 et 1951) n'ont pas permis la conservation de ces merveilles architecturales. Et, malheureusement, certains des monuments non encore détruits n'ont pas été épargnés par la guerre actuelle. ■

---

(1) Ces quelques lignes ont été inspirées par l'étude de Terry Allen «Timourid Herat» (1983) extraite du *Tubinger Atlas des Vorderen Orients (TAVO)*, Dr Ludwig Reichert Verlag, Wiesbaden.
(2) Soufi, poète et philosophe *(voir par ailleurs)*. Son mausolée est un des plus vénérés de Hérat, encore actuellement.